

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La génération montante

L'Angleterre et l'Égypte

La croix de sang

Journées sociales patronales

L'homme qui ressuscita d'entre les vivants

Les États-Unis en 1928

Les idées et les faits : Chronique des idées : Du doute à la contemplation, Mgr J. Schyrgens.
— France. — États-Unis.

Henry Bordeaux

Comté Louis de Lichtervelde

J. Calvet

G. Dallemagne

Maurice Vaussard

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

La Semaine

♦ En face d'une Allemagne parjure et qui depuis dix ans n'a rien fait pour adoucir quelque peu les maux immenses qu'elle infligea à la Belgique, en face de catholiques allemands qui ont laissé passer toutes les occasions de nous manifester le moindre regret, de faire le plus petit geste, le différé qui met aux prises l'autorité académique de l'Université de Louvain et l'architecte américain de la nouvelle bibliothèque laisse, évidemment, une pénible impression.

Que l'on n'inscrive pas sur les murs « du principal bâtiment de l'Université » : Furor teutonico diruta, dono americano restituta, cela n'a évidemment pas grande importance en soi. D'autant plus que la décision de Louvain, prise motu proprio, s'inspire des plus nobles préoccupations : l'intérêt de la science qui est supranationale et qui demande que collaborent les savants de toutes les nations, la charité chrétienne surtout qui pardonne le mal et qui s'évertue même à rendre plus facile demain, au coupable d'hier, « l'accord dans la paix entre les hommes de bonne volonté ».

Mais comme il eût été infiniment plus... normal que cette charité chrétienne se fut manifestée d'abord et surtout Outre-Rhin et qu'on s'y fut appliqué à regagner la confiance et l'amitié de ce peuple belge que l'on avait si injustement martyrisé... Hélas ! il faut bien reconnaître que l'opinion publique allemande croit encore généralement à la culpabilité de la Belgique, à la légende des franc-tireurs, et surtout à l'innocence de l'Allemagne.

Le geste de Louvain est donc vraiment magnanime, d'autant plus magnanime que s'il était certain que l'opinion publique américaine y applaudirait, il était non moins certain que les Belges auraient un sursaut et peut-être ne comprendraient pas tout de suite. Quant à l'Allemagne, nul doute que l'incident y soit considéré comme une petite victoire morale.

Malgré tout, Louvain a voulu travailler à la paix par la collaboration scientifique et la charité chrétienne. Une revue autrichienne (Das Neue Reich, du 3 mars) nous apprend, par la plume d'un Jésuite français, le Père Delattre, que c'est depuis des années que l'Université s'oppose au projet de l'architecte.

Quel dommage qu'il n'ait pas été possible de renoncer à l'inscription sans éclat public, quel dommage surtout que cet éclat public se produise dans une atmosphère déjà suffisamment troublée par l'histoire du film Dawn et les récents articles de la presse allemande au sujet des franc-tireurs.

Il ne reste qu'à espérer qu'au beau geste de Louvain répondra tôt ou tard un geste allemand.

♦ « Genève, ou les inconvénients de la diplomatie dite publique » ! Tout le monde est rentré mécontent de la dernière session du Conseil de la S. D. N., sauf peut-être M. Stresemann. Et ce qui est plus grave, c'est que l'univers entier est informé du pitoyable résultat de cette lamentable session. La diplomatie dite publique, et qui n'est que de la diplomatie secrète bien imparfaite, n'a même pas le recours de pouvoir sauver la face. Quand on

proclame tout haut les buts que l'on veut atteindre, il faut s'attendre à ce que tout le monde sache qu'on ne les a pas atteints !

Dans l'affaire des mitrailleuses hongroises, dans la question des optants hongrois, Genève s'est montrée impuissante et brouillonne. Et la triste expérience se renouvelera tant qu'on s'obstinera à cette méthode wilsonienne de palabres de haute politique tenues sur des tréteaux devant les journalistes des deux hémisphères.

♦ On a reparlé, cette semaine, à la Chambre et dans la presse de la « loi des deux litres ».

L'alcoolisme est un fléau qui ne fit que trop de victimes chez nous. Et l'ennemi, ce n'est ni le vin ni la bière, mais l'alcool. Certes, l'abstinence totale de toute boisson alcoolisée est digne d'éloges et d'admiration comme pratique de renoncement et comme prédication vivante, mais l'abstinence totale imposée à tout le monde, au nom d'on ne sait trop quel manichéisme nouveau, est une aberration. Il faut extirper l'abus. L'usage reste légitime.

La vente de l'alcool en détail était le grand mal. La loi l'a prohibée. Loi excellente dans son fond, quelles que soient d'ailleurs les améliorations que l'on puisse apporter à son application.

En 1895, le Belge buvait 10,62 litres d'alcool par an ; en 1900, 9,91 litres ; en 1913, 5,52 litres ; actuellement 2,3 litres seulement ! Quiconque a lu, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie, les statistiques des méfaits de l'alcool, se réjouira grandement des victoires de l'antialcoolisme.

♦ Ainsi donc, il paraît qu'en Angleterre, demain, une réforme électorale qui consacrerait l'égalité des hommes et des femmes devant les urnes, donnera le vote à 14,500,000 de femmes alors qu'il n'y aura que 12,250,000 hommes électeurs.

Jusqu'à présent, les Anglais votaient à vingt et un ans, les Anglaises à trente. Puisqu'on prétend que la femme est en tout l'égal de l'homme il n'y avait qu'à faire disparaître l'iniquité de la différence d'âge.

En fait, en Angleterre, l'aberration du suffrage universel pur et simple des hommes et des femmes — avec une majorité d'électrices pour décider de l'avenir du pays !... — n'a pas grande importance. L'Angleterre n'est pas le moins du monde démocratique et les élections n'y portent jamais que sur des questions d'équipes, de façade, de mots d'ordre, etc. L'essentiel de la tradition et de la politique anglaises est pratiquement indépendant de l'électoratisme.

Mais quelle folie, d'abord de ne plus voir dans la société que des individus, hommes et femmes, puis de les déclarer tous égaux, et enfin de les décréter tous également compétents pour juger et décider de la chose publique !

La famille, cellule sociale ; l'homme, l'époux, le père, chef de la famille ; la femme soumise au chef et formant les chefs de demain ; que nous sommes loin de cette conception vraie, et seule vraie, de la société humaine !

La Génération montante

Jeunes gens et jeunes filles⁽¹⁾

I

Un grand critique du XIX^e siècle, Emile Faguet, trouvait plus de différence entre l'époque de Napoléon — 1800 — et celle où il écrivait — 1900 — qu'entre celle des satrapes perses et celle de Napoléon, plus de différence en un siècle qu'en vingt ou trente, par suite des inventions — chemins de fer, électricité, télégraphe, téléphone, automobile, etc., — qui, en modifiant les communications et les transports, avaient par là même modifié la face de la terre.

Or, entre le temps de l'avant-guerre — 1914 — et le nôtre — 1928 — l'abîme en quelques années paraît, au premier abord, s'être creusé tout aussi profond. Je voudrais en rechercher les causes.

Certes, il y eut toujours des conflits entre les générations qui se suivent immédiatement : il y eut toujours des pères qui méconnaissent leurs fils et des mères que leurs filles étonnent. Toute une littérature, dont le prototype serait un très beau livre anglais, *Père et Fils*, d'Edmund Gosse, analyse ces mésententes. Mais je doute que le désaccord fût jamais poussé aussi loin qu'aujourd'hui.

Mélez-vous aux conversations des jeunes gens, ou même des enfants. De quoi y est-il question ? De matches de tennis, avec une connaissance parfaite des performances d'un Lacoste, d'un Tilden, d'un Borotra, d'un Cochet, des nouveautés apportées dans les moteurs, les carrosseries, les pneus par le dernier Salon de l'automobile, des perfectionnements des appareils de T. S. F., des derniers raids d'aviation — très rarement de lectures, d'idées, de théories, presque jamais de sentiments. Je me souviens que lors du match de boxe à New-York qui mit aux prises Carpentier, notre champion, et Dempsey, le champion américain, lorsque l'avion qui survolait Paris eût annoncé la victoire de ce dernier, comme je rentrais dans mon lointain quartier de Passy, je dépassai deux enfants, l'un de dix ans, l'autre de cinq ou six ans, pas davantage, qui étaient venus, eux aussi, aux nouvelles, et j'entendis le petit qui, furieux, disait au grand d'un air résolu :

« Carpentier le retrouvera ! »

C'étaient des enfants à la page. Dans ma jeunesse, au Quartier Latin, nous avions d'autres préoccupations moins pratiques, plus intellectuelles. Nous discutions à perte de vue sur *Un Homme libre*, de Maurice Barrès, ou sur les *Stances*, du poète Moréas, sur le symbolisme en littérature, sur l'impressionnisme en art, sur le scientisme mourant de Taine et le vague spiritualisme renaissant de Boutroux et de Bergson, sur les discours socialistes de Jaurès et l'anarchie du prince Kropotkine. Tout cela nous composait une atmosphère d'idéologie et de désintéressement que j'ai tâché de faire respirer dans la *Croisade des chemins*, et dont la jeunesse d'aujourd'hui est plus éloignée que nous ne l'étions de la jeunesse qui prenait part aux entretiens de Socrate et de Platon. Mais si cette jeunesse d'aujourd'hui a cessé de nous comprendre, du moins en partie — car les généralisations sont toujours absurdes, et c'était hier que le débat s'ouvrait sur la poésie pure, c'est aujourd'hui qu'il s'ouvre sur la primauté du spirituel ou sur la défense de l'Occident contre les poisons venus d'Asie, en sorte que les luttes d'idées ne sont point mortes — si donc elle a pour une part cessé de nous comprendre, nous ne devons pas, pour autant, nous détacher d'elle. Au contraire, nous devons nous pencher sur elle, nous qui appartenons aux générations précédentes, mais qui, ayant fait la guerre, sommes

reliés plus directement à l'avenir, non dans un esprit de dénigrement, mais dans un esprit de sympathie, pour reconnaître équitablement ses qualités et ses défauts et lui apporter, sans même qu'elle s'en doute, car elle en prendrait vite ombrage, notre expérience de la vie et notre appui désintéressé et presque invincible.

Une société anglaise, la société Hardwick, composée d'hommes de loi connus, compétents, classés, décidait récemment — à une faible majorité il est vrai — que l'enfant n'avait aucun devoir envers ses progéniteurs. Mauvaise plaisanterie qui rappelle ces temps sauvages où l'on suspendait les vieillards aux branches des arbres pour s'en débarrasser s'ils n'avaient plus la force de tenir bon et de se cramponner. Mais, dans le Décalogue, s'il n'y a pas de commandement pour obliger les parents à s'occuper de leurs enfants, — tant ce devoir paraît naturel, — il y en a un, le quatrième, pour contraindre les enfants à honorer leurs père et mère. La génération qui précède doit savoir mériter ces honneurs de la génération montante. Celle-ci ne veut plus guère être protégée, mais elle veut être comprise. Efforçons-nous donc de la comprendre afin de la protéger sans en avoir l'air.

* * *

Pour la bien comprendre, il faut entrer en confiance avec elle. Le hasard d'une conversation de tramway va peut-être permettre de peindre au naturel deux jeunes filles d'aujourd'hui. Je prends rarement le tramway ou l'autobus, voué à l'automobile, non par goût, mais parce qu'il me manque habituellement deux heures par jour et qu'il faut tenter de les rattraper au plus vite. Cependant, l'autre soir, rentrant à Passy, je me trouvais dans un de ces tramways qui reviennent du centre agité de Paris, assis en face de deux jeunes filles. L'affluence n'était pas considérable. Elles causaient à voix haute, comme chez elles, nullement gênées par les autres voyageurs, et il m'a paru que leur conversation reflétait les préoccupations d'un très grand nombre de leurs compagnes.

L'une des deux était brune, l'autre châtaine, celle-ci en deuil, celle-là vêtue d'un tailleur vert olive fort seyant et commode aussi pour les courses.

— Je passe, demain, mon examen, dit la brune.

Et je crus aussitôt avoir affaire à quelque bachelière, mais je fus bientôt détrompé.

— Ça va ? questionna l'autre.

— Oui ; il y avait la mise en marche. J'avais appris à la campagne à tourner la manivelle. C'était une vieille bagnole. Maintenant, il n'y a plus qu'à mettre la clé dans la commande électrique. Pour débrayer, pour embrayer, pour virer, pour la marche en arrière, je ne crains personne. J'aime la vitesse. Et je n'irai plus en tramway.

— Oh ! on est bien obligé d'y aller de temps en temps.

— Non, merci, on va trop lentement.

— Vous êtes donc si occupée ?

— Ce n'est pas cela. Mais, n'est-ce pas ? on est pressé.

— Vous avez raison. On est pressé. Malgré soi, il faut aller, on va. C'est une force qui vous pousse en avant.

Et toutes deux se mirent à rire, comme si vraiment cette poussée en avant était fort amusante. J'évoquai tous ces *laudatores temporis acti*, qui n'ont pas assez de plaintes sur cette marche rapide de la société actuelle. Comme nous nous trompons sur les

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

générations nouvelles, du moins ceux qui n'ont pas d'enfants à observer à domicile ou qui ne regardent pas autour d'eux — avec une bienveillance qui est encore le seul moyen de comprendre — s'agiter les jeunes gens et les jeunes filles! Nous les imaginons troublés et décontenancés par l'incertitude présente, et ils y nagent à l'aise comme des poissons dans l'eau. Surtout les jeunes filles, dirai-je. La vie moderne ne leur est pas sévère. Elles jouissent d'une liberté toute fraîche. Elles s'essaient aux jeux et aux travaux des hommes et sont éblouies d'y réussir si vite. Et quand elles ont su garder, comme il arrive fréquemment, leur dignité et leur grâce qui s'ajoutent à cette nouvelle confiance, cela compose un type de femme moderne fort sympathique.

Voici que la conversation repart. Cette fois, c'est la châtain qui la déclenche :

— La livre ne bouge plus. Pendant la grève anglaise, elle montait. C'était inconcevable...

— Spéculations, répond la brune gravement.

— Personne n'y comprend rien. À la Faculté, notre professeur nous a fait une théorie des changes. Elle est constamment démentie par les faits.

— Oh! les professeurs! La théorie!

Elles prirent à l'envi des mines dégoûtées pour flétrir la théorie. Celle qui suivait les cours de la Faculté de droit voulut montrer une légère supériorité sur le chauffeur, sa compagne :

— La Grande-Bretagne a tout sacrifié pour ne pas laisser le dollar prendre le pas sur la livre.

Mais ce fut prononcé d'un ton si léger que tout pédantisme en était absent et que l'on voyait seulement, dans une salle de danse, la livre et le dollar se défier en de savants manèges. Où diable pouvait être le pauvre franc? Elles s'accordèrent sur notre politique financière qui avait conjuré la crise, mais ne s'y attardèrent pas :

— Cela peut se gâter, déclara l'étudiante, par exemple si les futures élections étaient mauvaises.

— Oh! moi, j'ai mon auto.

— Et moi, mes diplômes.

Elles étaient parées, et si les désastres venaient un jour, elles lutteraient de toutes leurs jeunes forces. Mais quant à les épouvanter avec ces fantômes, il n'y fallait pas compter. Aucune vantardise dans leurs propos : il suffisait de les bien regarder pour les reconnaître agissantes et courageuses.

Nous n'étions pas encore arrivés. Tout au plus dépassions-nous l'Arc de Triomphe. Allaient-elles gâter par la suite le ton de leurs confidences? Y verrais-je passer des chiffons, des tangos ou des jeunes gens? Précisément, deux jeunes gens prirent place dans notre voisinage. Ils portaient de ces cols mous qui sont à la mode, mais qui sentent le débraillé, et devisagèrent leurs voisines avec sans-gêne, mais point du tout avec cynisme. Et ils durent en reconnaître immédiatement la qualité, car ils ne cherchèrent point à attirer leur attention. La psychologie de la jeunesse est courte, mais claire et sagace. Les jeunes filles, de leur côté, les évaluèrent négligemment et ne durent pas leur attribuer grande importance, car elles continuèrent de causer, comme s'ils

ne comptaient pas à leurs yeux. Ce duel rapide des regards fut liquidé en une seconde.

— Que faites-vous ce soir? questionna la châtain.

— Je vais au cinéma, répondit la brune. *Les Misérables*. Deuxième épisode.

— C'est bien?

— Très bien.

On ne donna pas d'explications, comme si les commentaires fussent de la salive perdue.

— Avez-vous lu le livre?

— Ma foi, non.

— Moi non plus. Je le lirai, puisque je ne puis encore aller au cinéma.

Allusion à son deuil.

— Il vous faudra du temps, reprit l'autre, narquoise. Plusieurs volumes.

— C'est vrai. Je n'y songeais pas. Alors, tant pis. Je jirai autre chose. J'aime les livres courts.

— Avec beaucoup de blanc. On est au bout tout de suite.

— Toujours pressée?

— Toujours.

— Les livres techniques sont mal faits.

— Pourquoi?

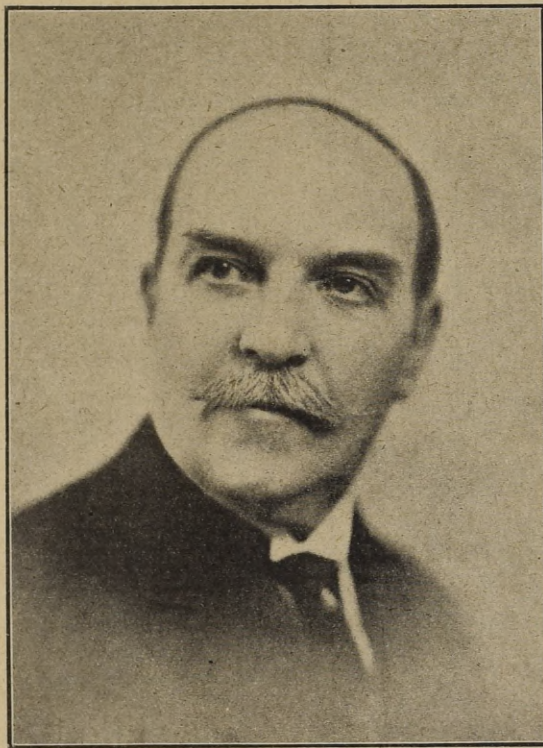
— Ils se perdent dans les détails, quand ils devraient donner clairement l'essentiel. Les détails, on les apprend petit à petit, par l'expérience. On vous fournit une arme avec le mécanisme. Pour le figolage, pas besoin d'explications.

— C'est juste.

J'avais sur les genoux un Voltair. Volontiers, j'emporte en courses un auteur classique, parce qu'on peut en lire une page ou deux et lever les yeux en suivant une conversation commencée. C'était *Les Femmes savantes*. Armande est aujourd'hui à la mode. Elle a son cabinet ou son laboratoire. Elle publie ou elle invente. Elle va au palais de Justice ou à l'hôpital. Elle donne des conférences sur l'amour. Demain, elle entrera à l'Académie. On ne

la rencontre point chez elle : comme M^{me} Benoiton, elle est toujours sortie. Ne faut-il pas qu'elle coure aux quatre coins de la ville pour accueillir dans son cerveau toutes les nouveautés? Mais ces nouvelles Armandes ne seraient-elles pas, en même temps, de nouvelles Henriettes? Il me semble que mes deux voisines — dont le départ avait rendu brusquement ce tramway si maussade — mélaient parfaitement les deux rôles, la curiosité de savoir et le sens de la vie pratique.

Le très bon hasard devait me remettre en présence de l'une des deux jeunes filles du tramway — le chauffeur. Je la retrouvai fiancée au fils de l'un de mes amis. Accord parfait : mêmes fortunes, mêmes goûts sportifs, mêmes préférences — ce qui est essentiel — pour telle marque d'automobile. Mais, brusquement, peu avant le mariage, le père de la fiancée fut ruiné par un coup de Bourse. C'est encore une caractéristique de notre temps, ces hauts et ces bas rapides, ces situations faites ou défaites en un clin d'œil. Généreux et magnanime, le jeune homme vint en hâte rassurer



Henri BORDEAUX, de l'Académie Française

Deux Grands Pèlerinages à LOURDES — le 8 avril et le 22 avril 1928. —

Durée 8 ou 10 jours (sans parcours de nuit en chemin de fer) avec retour facultatif par Lisieux

Prix du pèlerinage (toutes les dépenses comprises, sauf les boissons) : en 1^{re} classe 1.825 fr. belges ; en 2^e classe 1.325 fr. belges ; en 3^e classe 1.010 fr. belges

Inscription et renseignements : M. EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX 147, BRUXELLES

a jeune fille et lui déclarer que rien n'était changé dans leur projet. Il reçut alors cette réponse dont il n'est pas encore revenu : — Comment, cher ami, rien de changé? Que vous faut-il? Nous avions entre les deux, avec votre fortune et la mienne, un avenir suffisant — suffisant pour nos habitudes, nos goûts, notre organisation de vie. Nous ne l'avons plus maintenant. Il n'en reste plus que la moitié, la vôtre. Dès lors, c'est bien simple : il faut nous séparer.

— Vous ne tenez donc pas à moi? objectait-il.

— Mais si, beaucoup au contraire. Et c'est pourquoi je ne veux pas m'exposer à être malheureuse avec vous. Chacun sa chance, mon ami. C'est moi qui y perds le plus. Depuis la guerre, l'homme est le favori. Cependant, je ne désespère pas de rencontrer celui qui pourra nous nourrir tous les deux, lui et moi, selon mes goûts. Ne suis-je pas assez séduisante?...

Et elle éclata de rire. Mais je crois qu'elle avait peut-être aussi envie de pleurer, si une jeune fille d'aujourd'hui acceptait de pleurer. Ce fut pourtant catégorique : elle voulut à toute force reprendre sa liberté.

II

Gardons-nous de tirer d'un cas une conclusion. Mais d'où vient donc que le jeune homme et la jeune fille d'aujourd'hui soient si différents de leurs prédécesseurs d'avant-guerre? Même physiquement : regardez-les.

Lui, le visage complètement rasé, sans chapeau, — ce qui, au dire d'Eugène Marsan dans son charmant livre sur le *Savoir-vivre en France*, lui permet de ne saluer personne et de se mettre ainsi à l'aise avec la politesse, la courtoisie, le protocole, toutes ces jolies choses surannées et exquises d'autrefois, exquises mais qui réclament du temps et de la délicatesse, — le col mou au lieu du col raide qui obligeait à de la tenue, le pull-over dispensant du soin de la cravate, le veston ayant relégué la jaquette, — quant à la redingote, elle a disparu comme la crinoline, — le smoking ayant relégué l'habit, la taille droite n'accusant jamais plus le travail de bureau; le geste net et brutal, comme s'il conduisait encore l'auto ou comme s'il calculait la place libre pour le passage; la parole rapide, économisant le sujet et le verbe pour se contenter de l'attribut et de l'épithète qui le situe ou le souligne; préoccupé non des systèmes, ni de l'invisible, ni de l'au-delà, mais du but immédiat et pratique; avide de réussir, non pour économiser mais pour dépenser; intéressé par tous les perfectionnements matériels; prompt à connaître et utiliser les machines; clairvoyant mais ne cherchant pas les horizons lointains; décidé à ne pas se laisser évincer, ce qui, plus qu'on ne le croit, compliquerait les luttes des classes — peu déferent envers un passé qui, selon lui, a quasi fait faillite, puisque ce passé n'a su ni empêcher la guerre, ni l'ayant faite et bien faite, en tirer parti; confiant en lui-même pour mettre la main sur l'avenir : tel quel, il peut déplaire, et il déplaît étonnamment aux intellectuels d'autrefois, mais il s'avance dans la vie résolument, rapidement, étroitement.

[Elle, les cheveux courts, les robes courtes — ce qui relègue au magasin d'accessoires tous les traits d'esprit des vieux philosophes, un Schopenhauer avec son axiome injurieux : « Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes », un Dumas fils avec sa puérile sentence : « Les robes courtes des filles font les jeunesses longues des mères », — cheveux coupés et robes courtes qui viennent d'être loués en pleine chaire dans une église d'Amérique, il est vrai, par le R. P. Hughes, évêque de Chicago, lequel n'a pas craint de déclarer que cette mode était excellente pour la santé et très pratique pour la femme appelée à jouer un rôle de plus en plus actif dans la vie; — cheveux courts et robes courtes, et le chapeau enfoncé ou retiré en un clin d'œil. Au fait, n'y a-t-il pas dans le *Savoir-vivre en France*, d'Eugène Marsan, précisément, un chapitre délicieux sur le chapeau qu'il appelle le *bibi des dames* : « Il entre bien sur leur petit crâne, écrit-il. Il les protège. Elles l'enfoncent d'un seul coup avec décision. Elles n'ont même plus besoin d'un miroir. Attendez un peu, elles vont se mettre à s'en servir pour exprimer tous leurs plus divers sentiments. Déjà quand elle a trop chaud, ou pour mieux t'embrasser, elle le rejette en arrière. Pareillement, lorsqu'elle te boude, quand tu l'obsèdes, quand tu l'ennuies. Plus simplement, lorsqu'elle téléphone, et c'est alors par force, assure-t-elle, pour dégager l'oreille, mais je me défie encore un peu de leurs arguments trop logiques... Déjeune-t-elle chez une bonne amie? Y goûte-t-elle familièrement? Son chapeau est capable de rester dans l'antichambre comme le

tien. L'autre jour, gardée à dîner au dernier moment, une jeune femme coiffa du sien un gros vase de Chine qui s'en trouva réjoui. Avantage de ces bibis désinvoltes. J'en ai même vu une, sur le quai d'une gare, qui regardait partir son ami. Elle avait ôté son chapeau. Qui sait pourquoi? Sans y réfléchir. Tout son visage était exposé. Lorsqu'il partit vraiment, lorsque le train s'ébranla, nous vîmes la petite main de l'abandonnée s'élever par un mouvement de la grâce le plus sobre. Et le chapeau était là, le chapeau faisait signe... » Ce chapeau qui, jadis, hier encore, réclamait tant de temps devant la glace pour être coiffé — assez de temps pour que le mari le plus patient prit une crise de nerfs — s'ôte et se remet pour un oui, pour un non. Mais il n'y a pas que la coiffure de changé. La femme, la jeune fille d'aujourd'hui, le matin, le soir, sont plus vite prêtes que les hommes. Elles les attendent, mais sans patience. Elles sont tout de suite en route, pour un sport, pour un cours, pour un emploi, pour le plaisir, et toujours pressées. Pour un cours : elles passent des examens, des brevets d'infirmière, de chauffeur, de sténo-dactylographe, elles réussissent, elles dépassent, quelquefois, assez souvent, les petits camarades masculins. Il en est qui deviennent archivistes, paléographes. Il en est qui maintiennent la culture latine, et même grecque en péril. Mais il en est peu qui restent chez elles. Evidemment, les devoirs domestiques sont sacrifiés. M^{me} Gérard d'Houville nous montre ces nouvelles amazones au Salon de l'automobile : « Lorsqu'une jeune fille, écrit-elle dans une de ses chroniques du *Figaro*, aura curieusement contemplé dans les tandis du Grand-Palais toutes ces luisantes voitures aux vitesses immobiles, et qui semblent impatientes de l'être encore, toutes ces formes qui flairent le futur espace, leurs couleurs laquées d'insectes géants, leurs contours de cétaées terrestres, leurs capots mystérieusement fermés — peut-être, qui sait? sur le diable... leurs belles roues qui dévoreront les routes et l'avenir, ces jouets immenses, ces nouveaux animaux mécaniques animés par la fée insatiable de la science, elle admettra, cette jeune personne, que, monter en une de ces six cylindres, c'est partir vers des aventures peut-être plus merveilleuses que celles de l'antique Cendrillon filant, dans sa citrouille, le carrossée, pour le bal ». Et M^{me} Gérard d'Houville ajoute négligemment : « Les Cendrillons d'aujourd'hui, promises aux princes les plus charmants, sont en général, dactylographes. » Mais elle omet d'ajouter que ces princes charmants sont, en général, des industriels assez rudes et qui, accoutumés à ne pas se gêner, préfèrent la compagnie de leurs secrétaires ou de leurs dactylographes à celle de jeunes filles plus policées et raffinées.

Voilà bien les portraits qui se font vis-à-vis — portraits nécessairement poussés, mais nullement caricaturaux. Néanmoins, il faut une fois de plus faire des réserves. Il y a aujourd'hui encore des jeunes gens férus de philosophie et même de théologie, adonnés aux sciences pures, amoureux de poésie, dédaigneux des buts pratiques. Et il y a des jeunes filles pot-au-feu, des jeunes filles pourvues de toutes les qualités ménagères. Il y a des jeunes filles sentimentales, idéalistes, fines et délicates, et même réservées et scrupuleuses. Il y en a même, — et ce ne sont pas les moins jolies — qui ont les cheveux longs. Mais, pour la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, d'où vient donc qu'ils soient si différents de leurs prédécesseurs d'avant-guerre? Des éducateurs, des essayistes, des critiques, en ont recherché les causes. Ils les ont même trouvées, mais en se cotisant, les uns découvrant l'une, et les autres se lançant sur une autre piste.

III

Un Anglais de haute culture, M. Cloudeley Brereton, a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la *Génération présente en Angleterre*, un article qui obtint un grand retentissement. Les contrastes entre cette jeunesse britannique et la nôtre ne sont pas essentiels et ce qu'il nous dit des mœurs d'outre-Manche s'applique aussi bien à nos mœurs du continent. Je reprendrai donc sur quelques points son étude. Tout d'abord, pour expliquer et même pour excuser la jeunesse nouvelle, il attribue aux enfants nés avant la guerre et qui ont subi le contre-coup de la guerre un manque d'équilibre mental. Là, je crois qu'il se trompe ou qu'il exagère. L'enfant s'adapte aisément. Quand les avions survolaient Paris et laissaient tomber des bombes, m'a-t-on expliqué au retour, il n'y avait pas moyen de coucher les petits ou de les descendre à la cave : ils voulaient voir, ils réclamaient les fenêtres, les détonations les amusaient, ils avaient la sensation de mener une vie

d'aventures. De même, après la guerre, ils se sont parfaitement pliés aux nouvelles conditions de la vie, à l'excès de circulation, à l'agitation perpétuelle, à l'incertitude, à l'instabilité. Ce qui nous affecte ou nous contrarie, la cherté croissante, la trépidation permanente, l'absence de fixité, ne leur déplaît nullement. Cela vient de ce qu'ils ne comparent pas, de ce qu'ils ne sont jamais tentés de comparer comme nous. Le manque d'équilibre mental ne vient donc pas d'eux, mais de l'époque : ils s'y habituent au contraire avec une aisance incroyable.

Ce qui est exact, chez nous comme en Angleterre, c'est la crise de l'autorité. Pour les pères qui ne savent pas se rajeunir avec leurs enfants, qui restent stationnaires et se bornent à louer le temps passé, il y eut toujours, je l'ai dit, des conflits avec les fils. Mais ces conflits eux-mêmes sont aujourd'hui supprimés. « Notre enfance, écrit spirituellement mon auteur anglais, M. Clou-desley Brereton, a été élevée sous un régime de monarchie absolue, sinon de vraie tyrannie, qui avait pour première maxime d'Etat : « Les enfants sont faits pour se taire » ; à quoi s'ajoutait un décalogue ou plutôt un « hectalogue » de prohibitions quasi hébraïques de : « Tu ne feras pas... » Les parents de la génération suivante se sont peu à peu mués en souverains constitutionnels, tandis que leurs enfants jouissaient, sous une loi non écrite, de beaucoup de droits et de privilèges : le chapitre des devoirs et obligations était déjà très abrégé. Cette forme de gouvernement familial se rencontre encore. Mais, le plus souvent, le père d'aujourd'hui a vu diminuer le nombre de ses prérogatives, au point de passer dans sa propre maison à l'état de roi fainéant. Pendant les vacances, le foyer domestique se transforme en hôtel où les enfants reçoivent leurs amis, parfois inconnus de leurs parents. L'atmosphère de telles familles n'est pas des plus propices au respect pour les parents. Père et mère sont bien heureux quand on ne les affuble pas d'autres sobriquets que *Pop* (papa), *Mop* (maman) ou *Old bean* (vieille fève) ; tandis que le cliché P. P. P. (pauvre papa paie) indique assez clairement le sort peu flatteur du banquier de la maison. Tout cela aboutit fatalement, chez les parents, à l'abdication totale du rôle d'éducateur. S'il reste encore quelque éducation dans la famille, c'est celle des parents par les enfants. »

P. P. P., pauvre papa paie ! Demandez aux jeunes gens : cela n'est point toujours vrai. Ou bien le banquier s'exécute de mauvaise humeur. Ou bien ce sont les rentes qui ont baissé, les affaires qui ont diminué et la jeunesse doit se débrouiller par elle-même. Notre auteur anglais outre un peu le tableau afin de nous divertir. Mais il est bien vrai néanmoins que la famille a passé peu à peu, depuis un siècle et demi, de la royauté absolue à la royauté constitutionnelle, puis à la république oligarchique. Puisse-t-elle ne pas aller jusqu'au communisme ! Il y a un minimum d'autorité qu'il faut sauvegarder, s'il convient d'abandonner toutes ces petites tracasseries et ces abus de direction qui risquaient autrefois de détourner les enfants du foyer. Or, absent pendant la guerre, le chef de famille n'a plus retrouvé intacte, au retour, une autorité paternelle dont on s'était passé, d'ailleurs assez mal. S'il est intelligent, il s'est arrangé pour gouverner sans en avoir l'air. Il a abandonné le volant sur bonne route, pour le ressaisir aux virages ou aux mauvaises pentes. De là, incontestablement, une indépendance nouvelle de la génération montante.

Oui, sans doute, la guerre est pour une bonne part dans les modifications profondes apportées aux rapports familiaux. M. Brereton lui attribue la principale. Ce n'est pas si sûr. Dans tous les cas, elle s'est rencontrée avec d'autres causes, les unes déjà latentes quand elle a éclaté, les autres issues d'elle, engendrées par elle. Les premières tiennent au développement de la science depuis quelques années, les autres se relient à l'ensemble de la vie économique.

Nos grandes inventions scientifiques datent d'un ou deux siècles, mais leur application dans le domaine pratique a pris, ces vingt ou trente dernières années, une extension telle que la vie courante s'en est ressentie. Dans un article du *Figaro* (1) intitulé « Pères et Fils », et précisément écrit en marge de l'étude de M. Brereton, M. André Maurois a parfaitement analysé ce changement introduit dans nos mœurs par l'usage quotidien de la science appliquée :

« Le XIX^e siècle, écrit-il, avait été marqué par une étonnante période de découvertes scientifiques ; le début du XX^e frappa, je crois, les historiens de l'avenir par l'entrée de la science dans la vie quotidienne. Sans doute, dès 1860, mille nouveautés avaient

transformé la vie des individus. Mais la plupart d'entre elles étaient administrées pour le public par des spécialistes. Un père de famille qui prenait le train avec ses sept enfants n'avait nul besoin de savoir charger une chaudière ou réparer une barre d'attelage. Au contraire, à partir de 1900, avec l'automobile, le petit moteur électrique, plus tard avec le sans-fil, c'est au foyer que pénètre la science, c'est dans la maison qu'il devient indispensable d'avoir un spécialiste toujours compétent. Le mécanicien, l'ingénieur font prime.

« Alors, dans beaucoup de familles, apparut soudain le décalage entre deux types de culture qui s'étaient, sans qu'on y prit garde, lentement différenciés. Les pères, dans la bourgeoisie française (et je crois bien aussi dans les classes aristocratiques et moyennes en Angleterre), avaient surtout une culture littéraire. Ils considéraient les machines comme des objets sales et inintelligibles, que l'on confie pour tous soins utiles à des hommes en cote bleue. Brusquement, la machine, sous forme de voiture, de téléphone, fit irruption dans leur maison ; ils auraient voulu s'en servir en continuant à l'ignorer ; mais la machine ne se laisse pas ignorer. Ou bien il fallait remettre les pouvoirs entre les mains du spécialiste, mais du spécialiste installé à domicile sous le nom de chauffeur (et c'est alors l'esclavage), ou bien il fallait se résigner à rester sur les routes, sous la pluie, devant un moteur hostile, énigmatique. Quelques hommes de cinquante, de soixante ans même, s'adaptèrent ; la plupart en furent incapables.

« C'est alors qu'ils virent doucement se soulever à leurs côtés les fils de vingt ans, ou de seize, qui murmurait : « Laisse-moi conduire, papa... Si je sais ? Mais naturellement... Ce moteur ? » Mais c'est enfantin... Une bougie éteinte ? Il n'y a qu'à la changer... Cette antenne ? Pourquoi faire ? Je vais te monter un cadre... Ce moteur ? Il faut dix minutes par jour pour l'entretenir. »

« Les pères, d'abord méfiants, ont vite reconnu que tout cela est vrai, que les fils savent, que nés au temps des machines ils considèrent la machine comme un animal domestique et dompté. Ils en ont été un peu jaloux, assez fiers, très reconnaissants et, bon gré mal gré, ont abdiqué. Les enfants ont réglé les voyages, les sorties, et souvent même la vie de famille, parce qu'une brusque transformation de l'existence humaine par des découvertes rapides les avait trouvés mieux adaptés. »

M. André Maurois a dit vrai. L'application de la science à la vie courante a conféré à la génération nouvelle une compétence qui a contribué à l'émanciper. Mais il est tout un domaine où cette science ne pénètre pas, et c'est le domaine moral. L'autorité paternelle ne peut-elle se réfugier du moins dans ce domaine moral et y assurer une direction ?

Elle est encore battue en brèche par d'autres courants contraires, sinon hostiles. La vie est devenue plus chère et plus incertaine. Autrefois, la continuité de la famille était quasi assurée dès que les parents montraient quelque prévoyance. Cette prévoyance ne peut plus garantir ni la solidité des rentes, ni celles des affaires, ni la fixité des situations et des places. Alors la nouvelle génération — jeunes filles comprises — tâche à se débrouiller de bonne heure.

Elle tâche à se débrouiller de bonne heure : de là encore une raison, presque une nécessité d'indépendance. Pour réussir, elle est amenée à un travail extérieur, à une recherche de relations qui la retirent du foyer. Dès qu'elle réussit, ses gains, ses appointements, ses honoraires l'autorisent à une vie plus personnelle. La jeune fille, autrefois, dans les classes aisées, ne sortait qu'accompagnée d'une femme de chambre ou d'une gouvernante. Aujourd'hui, le personnel est réduit ou peu sûr. Le fait même de se faire accompagner semblerait une pose ou une injure. La jeune fille a donc pris l'habitude de sortir seule. Elle doit trouver en elle-même sa défense et sa dignité. Elle rencontre constamment le jeune homme — le soi-disant ennemi — au cours, à la Faculté au tennis, au bureau. De là un sentiment assez nouveau dans les rapports entre les deux sexes, — ou plutôt un sentiment qui avait pu exister déjà, mais à l'état exceptionnel, tandis qu'il est aujourd'hui passé dans les mœurs, et c'est la camaraderie. Est-ce un bien ou un mal ? Mon auteur anglais, M. Brereton, dans son étude sur la jeunesse britannique, s'en réjouit. Il y voit une occasion de se mieux connaître. Cette connaissance se fait évidem-

(1) *Figaro* du 9 octobre 1927.

ment aux dépens des illusions et du sentimentalisme. Les hommes, n'ont jamais gagné à être connus. Nos jeunes gens sont devenus de terribles réalistes. Ils se découvrent aisément leurs défauts réciproques, plutôt même que leurs qualités. Et ils se parlent en toute franchise. Mais un instinct secret et éternel veille sur eux, spécialement sur les jeunes filles, bouleverse et bouleversera toujours toutes les combinaisons et toutes les habitudes, fera accepter les sacrifices et les efforts et forcera les ententes. Cet instinct secret et éternel, l'auteur anglais ne le nomme pas. Nous savons bien comme il s'appelle.

« Cette camaraderie, assure M. Brereton, exclut le romanesque et le sentimental qui sont devenus tout à fait démodés. On n'écrit plus de ces longs billets doux où les amoureux d'autrefois exhalaient ou étalaient leurs sentiments du moment et les donnaient pour éternels. On affecte une simplicité parfois brutale, tout au moins familière. » Et il cite deux billets d'une nouvelle Julie et d'un nouveau Saint-Preux, dont un nouveau Jean-Jacques aurait de la peine à tirer une *Nouvelle Héloïse*; ou plutôt sa *Nouvelle Héloïse*, elliptique et télégraphique, tiendrait en quelques pages bourrées de chiffres. Voici la lettre du chevalier :

« Ma vieille, à quatre heures, au *Cecil*. Je te prends avec la bagnole? T'en fais pas, eh? — NICK. »

Et voici la réponse :

« Entendu, quatre heures. M'amènerai bien toute seule. Bonne chance et quatre heures tapant. Pas de blague. — POPPET. »

C'est encore plus court en anglais. Mais rassurons-nous : tout le monde aujourd'hui n'écrit pas de ce style d'homme d'affaires, et plus tard, dans les anthologies, quand on publiera les plus belles lettres d'amour du XX^e siècle, on en trouvera d'aussi beaux modèles que dans les âges précédents. La religieuse portugaise, M^{lle} de Lespinasse, Adrienne Lecouvreur et George Sand ont aujourd'hui des émules cachées que nos arrière-neveux connaîtront. — Comment voulez-vous que nous écrivions autrement? protesteront jeunes gens et jeunes femmes. N'est-ce pas déjà beaucoup d'écrire de pareils billets, quand il y a le téléphone et le télégraphe, surtout le téléphone?... — Allons donc, ne vous discréditez pas vous-même. Le téléphone marche souvent très mal et le télégraphe est indiscret. Rappelez-vous ce couple d'amoureux, au XVIII^e siècle, qui ne se quittait guère et qui, dans la même chambre, éprouvait le besoin de se séparer par le moyen d'un paravent afin que chacun des deux pût jeter, par-dessus, des lettres d'amour à l'autre. On n'écrit pas autrement les lettres d'amour aujourd'hui qu'autrefois, et, n'en doutons pas, elles sont tout aussi longues. Toutes les aventures amoureuses se ressemblent, et toutes sont différentes. Michelet rencontra un jour au bord de l'Océan une petite fille qui puisait de l'eau et qui lui dit : « Monsieur, la mer, c'est bien singulier. On a beau y prendre toujours, il en reste toujours autant. » L'amour est comme la mer : on peut y puiser sans jamais amoindrir cette source éternelle où se rafraîchissent les hommes. Le mouvement des vagues ne change pas : il ne varie que dans les yeux qui en retiennent la beauté, ou par ses effets, heureux ou terribles, selon qu'il aide les marins dans leur navigation ou les voue au naufrage. Ainsi en est-il de l'amour : d'un même sentiment, il fait des idylles ou des tragédies, selon les âmes timides ou vigoureuses qu'il berce ou qu'il exalte. Mais il a besoin de s'exprimer et à un certain degré d'intensité, d'un temps à l'autre, il varie à peine son expression. Julie de Lespinasse, malade, s'adresse à M. de Guibert comme, cent ans plus tard, l'actrice Aimée Desclée, mourante, à son amant. « *De tous les instants de ma vie, 1774*, écrit la première, mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. » Et Aimée Desclée soupire, en 1874 : « Mon-cher Fanfan, je crois qu'on me sauvera. Je vous aime et je vous attends. » Nos amoureuses de 1928 se débattent tout pareillement entre l'amour et la mort qui ne changent pas, et leur manière de s'exprimer ne change pas davantage.

IV

Mais j'empiète sur mes conclusions. J'avais l'intention de montrer que dans notre jeunesse actuelle les changements sont beaucoup plus apparents que réels, et voici que je laisse deviner mes intentions. Cependant, je n'ai pas achevé de noter les causes de différences. Phénomènes économiques, difficultés des budgets particuliers comme des budgets des États, cherté croissante du loyer, de l'alimentation, de la toilette, de tout l'ensemble de l'existence, tout cela intervient constamment dans les mœurs.

Et autre chose encore. Le mouvement de la vie s'est accéléré dans des proportions incalculables. Il a passé de la vitesse d'un char à bœufs à celle d'une automobile. L'Occidental, sans cesse agité, est devenu incapable de repos. Un poète d'une autre civilisation, la civilisation asiatique, Rabindranath Tagore, nous reproche cette absence d'immobilité et de contemplation. Nous vivons dans un monde sans cesse renouvelé d'images. Dans ce sens le cinématographe est tout à fait un art convenable à notre temps, lui qui supprime le temps et l'espace et évoque pour nous les histoires et les géographies comme si elles étaient dans notre dépendance, soumises, obéissantes, prêtes à nous apparaître sur un signal. Un romancier, M. Paul Morand, n'a-t-il pas intitulé un petit livre de voyage : *Rien que la terre*, comme si la connaissance de la terre était obtenue si rapidement qu'on en eût fait le tour en un clin d'œil et que, dès lors, elle dut cesser de nous intéresser. De cette folle ronde d'images ne retirons-nous pas quelque tendance à l'incohérence? Nous voyons les résultats de cette incohérence en art, dans la peinture, le théâtre ou dans la littérature. Ils sont pareils dans la vie qui devient une succession ininterrompue de sensations, de phénomènes presque sans liens, ou dont les liens sont devenus moins apparents, au milieu desquels il est devenu plus difficile de démêler ou de maintenir une personnalité trop ballottée. De là ces théories nouvelles sur la désagrégation de l'être qui deviendrait une suite passive, un réceptacle de sensations plutôt qu'un ensemble agissant et réagissant de forces. Agitation malsaine qui ne tarderait pas à épuiser et user la génération nouvelle, si chaque poison n'avait son contrepoison, si notre jeunesse n'avait acquis ce que l'auteur anglais appelle une *conscience physique*, c'est-à-dire une notion claire de l'hygiène et des exigences de la santé. Elle tient le coup dans nos temps rendus difficiles par l'excès de circulation et le mouvement trop rapide, parce qu'elle sait mieux se soigner et se fortifier. La recherche du plaisir est sans doute plus grande aujourd'hui qu'autrefois, mais la qualité même du plaisir s'est élevée et les jeux et les sports au grand air sont venus remplir un rôle bienfaisant d'exercice et d'aération. Tout ce qui éloigne du café ou du cercle l'homme de la ville et l'homme des champs est précieux. L'habitude de respecter les règles du jeu, au football, au tennis, au golf, entretient dans la jeunesse le sens de la discipline et de la loyauté et comme une sorte de chevalerie. C'est ce que nous pouvons remarquer dans ces équipes de scouts que nous voyons organisées en colonies de vacances.

Où, je crois à la bienfaisance de ces jeux de plein air. Bienfaisance hygiénique et peut-être aussi morale. Ils habituent à se bien tenir. Les jeunes filles y puisent de la santé, de la vigueur, de l'équilibre, de la franchise. J'ai lu dans la *Princesse de Clèves*, que les belles dames de la cour des Valois quittaient les vêpres pour aller voir jouer à la paume, qui était le tennis du temps, le beau duc de Nemours. Aujourd'hui, elles ne quittent pas les vêpres parce qu'elles n'y vont guère, mais elles prennent part aux jeux.

V

Cependant, il y a deux sortes d'excès à craindre dans l'usage des sports : l'excès physique et l'excès moral.

L'abus du sport — il ne faut pas craindre de le dire — peut être beaucoup plus préjudiciable que l'absence, même totale, de sport. Je sais tels ou tels de mes confrères de l'Institut qui, parvenus à un âge avancé sans avoir jamais pris d'exercice, sauf le minimum de marche, n'ont éprouvé de cet abandon de toute vie physique aucune sorte d'inconvénient et continuent tranquillement leur existence quasi claustrale et retirée. Tandis que si l'on suit dans leur carrière les grands champions, les coureurs, etc., on constate le plus souvent qu'ils n'ont pu la mener longtemps. Assistent, il y a quelques années, à l'arrivée de coureurs cyclistes à la fin d'une épreuve particulièrement rigoureuse, je fus surpris de voir des jeunes gens claqués, la poitrine rentrée, les jambes mêmes longues et sèches. Le cœur ne résiste pas au surmenage qu'on lui réclame.

L'excès moral du sport, d'une constatation moins précise et moins évidente, n'est pas moins dangereux. Je ne sais s'il n'a pas modifié la manière de vivre de tout un peuple. C'est du peuple anglais que je veux parler. Voyageant en Angleterre, après la guerre, je visitais Oxford sous la conduite d'un élève de Maddalen-College ou de New-College, je ne me souviens plus au juste, et il me montrait complaisamment les tennis perfectionnés, les par-

faits terrains de golf, la petite flottille sur le fleuve, enfin tous les aménagements qui font de la vieille ville universitaire un admirable centre sportif. Quand nous eûmes terminé cette promenade instructive, je ne pus me tenir de lui poser cette question :

— Tout cela est fort bien, Monsieur, mais quand travaillez-vous ?

Il se mit à rire et me répondit du tac au tac :

— Pendant les vacances.

Ce n'est point là tout à fait un paradoxe. Le sport a pris en Angleterre, depuis un demi-siècle, la place de la carrière. Le moyen est devenu le but. L'accessoire est devenu le principal. Interrogez l'employé de la cité, l'homme de banque, de commerce, d'industrie, l'avocat, le médecin, l'homme d'Etat lui-même : sous leurs réponses plus ou moins adroites, plus ou moins évasives, vous distinguerez bientôt la vérité. Tout ce monde travaille, va à ses affaires, gagne de l'argent, administre, gouverne avec une seule idée : se libérer le plus tôt possible de toutes ces fastidieuses besognes pour aller jouer. C'est le travail qui est devenu le moyen — le moyen de se procurer du loisir pour le consacrer au jeu. Le sport est la grande affaire, le grand attrait, le plaisir de vivre, la vie enfin.

Les résultats, on les peut constater aujourd'hui. La baisse du niveau des études fut le premier. Or, qu'on le veuille ou non, qu'une démocratie jalouse affiche ou non la supériorité des travaux manuels, un pays, une nation, l'humanité n'avancent, ne se maintiennent même que par l'élite. Quand cette élite diminue, tout le corps social s'en ressent. L'intelligence est la grande affaire. Tout ce qui porte atteinte à son développement est néfaste. Cela est si vrai que j'attribue la pénurie actuelle d'hommes d'Etat à cette baisse de niveau des études venue pour une part de l'abus des sports. L'Angleterre, au début du XIX^e siècle, avait toute une pléiade de grands hommes politiques : les deux Pitt, Robert Walpole ; d'orateurs : Fox, Sheridan, Burke. Ces grands hommes de l'ancienne Grande-Bretagne avaient une formation intellectuelle double : l'une, théorique, venue du collège ; l'autre pratique, venue le plus souvent des voyages entrepris dans la jeunesse, du contact des hommes et des civilisations, de la fréquentation des hommes de valeur. Cette double formation — celle des livres et celle de la vie — les dressait de très bonne heure à la conduite des affaires, les mêlait ensemble au passé et au présent, leur inspirait la recherche d'une politique à la fois traditionnelle et hardie.

Tel peut-être le danger moral du sport. Il sort de la vie véritable pour lui substituer une vie agréable et bornée, celle du jeu

* * *

Ce danger, qui est aussi grand que celui de l'excès physique, je le vois pareillement signalé, et précisément à propos des Anglais, dans un de ces *Doit-on le dire*, signés : *Candide*, qui, sous une forme plaisante et ironique, contiennent une si juste critique de la société contemporaine. L'Exposition de la Révolution française, à la Bibliothèque nationale, exposition qu'il faut avoir vue et qui inspire un juste dégoût d'hommes sur qui l'histoire nous a odieusement trompés au XIX^e siècle — en était l'occasion. Mais voici ce petit article :

« A l'Exposition de la Révolution française, une des choses qui frappent le plus les visiteurs, c'est le célèbre journal de Louis XVI, où l'on voit écrit, de la main du Roi : « Mardy 14 juillet, rien. »

« Cela prouve sans doute que Louis XVI manquait du sens des proportions. Cela pourrait prouver qu'il ne croyait pas que, de l'ouverture des prisons, la bourgeoisie ferait dater une ère nouvelle. Supposons que M. Doumergue tienne son journal. Nous serions curieux de savoir ce qu'il y inscrirait si, un 14 juillet, une émeute délivrait les prisonniers de la Santé.

« La suite du carnet de Louis XVI montre que le Souverain aimait beaucoup trop courir le cerf : « Qui va à la chasse perd sa place. » Le proverbe a l'air d'avoir été inventé pour lui. Mais ne chasse-t-on pas de notre temps ? Et que dirait-on d'un préfet de police qui tirerait des faisans à Rambouillet pendant que les communistes saccagent un quartier de Paris ? Ce sont, après tout, des choses qui peuvent arriver. Et les révolutions ne sont peut-être que des accidents de chasse.

« A tout bien considérer, Louis XVI a été perdu par le goût des exercices physiques. La vie au grand air et la serrurerie ont abrégé ses jours en le menant à l'échafaud. Son exemple m'a

depuis longtemps convaincu que l'habitude du sport était funeste et qu'il fallait y voir un principe de ruine pour les Etats et pour les particuliers.

« On citera les Anglais qui, jusqu'à un âge avancé, ne passent pas une seule journée sans jouer au ballon. Nos voisins ne sont pas étonnés de voir des hommes politiques aussi graves et aussi mûrs que M. Balfour quitter leurs travaux pour leur partie de tennis, de même que M. Lloyd George emportait son attirail de golf aux Conférences où il réglait le sort de l'Europe.

« Et l'Angleterre est quand même un grand Empire. Mais si cet Empire s'écroule un jour, ne dira-t-on pas que la faute en est à ses chefs qui passaient leur temps à lancer des balles avec un bâton ou avec une raquette ?

« Il n'est pas impossible que, d'ici quelques siècles, on expose le journal intime d'un premier ministre de Sa Majesté britannique où seront écrits ces mots : « Aujourd'hui gagné un match », à la date où l'Angleterre aura perdu les Indes » (T).

C'est pourquoi il convient d'encourager le sport, mais comme un fortifiant divertissement, à la condition qu'il ne brise pas le rythme de la vie et ne se substitue pas au but principal qui est, comme disait M^{me} de Staël, le perfectionnement, perfectionnement professionnel dans la carrière, et perfectionnement intellectuel et moral, précieux tous deux à la communauté comme à l'individu.

VI

Sauvegarder une élite, c'est, dans chaque génération, l'œuvre essentielle. Notre jeunesse risque-t-elle de manquer de cette élite ? Notre société est-elle en décadence ? Des censeurs moroses le prétendent. Il faut avoir les yeux fermés pour imaginer la moindre décadence physique chez la jeunesse nouvelle. Jamais la résistance humaine ne s'est révélée plus puissante, n'a été soumise à plus rude école. C'était hier qu'un garçon de vingt-cinq ans, Charles Lindbergh, traversait en avion l'Atlantique, c'était hier que deux jeunes gens, Costes et Le Brix, franchissaient également l'Océan entre Saint-Louis du Sénégal et Natal du Brésil et continuaient leur prodigieuse randonnée à travers l'Amérique. Faut-il citer aussi des noms de jeunes filles ou de jeunes femmes ? Faut-il rappeler cette croisière de la *Perle* sur la Méditerranée où trois jeunes filles : M^{lle} de Saussure, M^{lle} Maillard et M^{lle} Marthe Oulie se tiraient d'affaire toutes seules dans leur bateau à voiles malgré le mauvais temps et le danger des récifs ? Et surtout cette envolée de Miss Ruth Elder, vingt-trois ans, deux prix au concours de beauté, qui a risqué si gentiment sa vie dans les airs, qui a été recueillie providentiellement par un bateau hollandais et qui, dans son audacieux naufrage, ne regrettait que le bâton de rouge dont elle aurait eu besoin avant d'atterrir, comme elle y comptait, à Paris, capitale de la mode ?

Qu'il ne soit donc pas question de diminution physique. Mais alors nos censeurs moroses se rattrapent sur la décadence intellectuelle et morale. Faisons-leur une concession, à la vérité assez grande. Sans aucun doute, nous pouvons constater chez la génération montante — la masculine, pas la féminine — un dénivellement des études littéraires qui atteint parfois une baisse inquiétante. Il y a des notions que l'on croyait acquises en naissant chez un peuple de culture ancienne, et l'on s'aperçoit avec stupeur qu'elles sont oubliées ou n'ont jamais pénétré certains cerveaux. Tant de lectures indispensables ont été omises, et les bases premières ont manqué, de sorte que ces lectures mêmes, trop tardivement ou trop hâtivement faites, ne peuvent plus se situer à leur place. Par exemple, la mode, aujourd'hui, est aux biographies romancées. Tous les éditeurs en publient des collections qui rencontrent autant de succès que des romans. Tant mieux, se dit-on ; au moins nos jeunes gens apprendront quelque chose... Qu'apprennent-ils ? Ils confondent les temps et les personnages et ces lectures, sans indication suffisante de dates et d'époques, trop souvent sans un cadre historique suffisant, achèvent de jeter dans leur cerveau la plus étrange confusion.

Heureusement les femmes, les jeunes filles compensent jusqu'à un certain point cette défaillance. Elles lisent davantage, et avec plus d'ordre. Il en est même qui maintiennent notre culture classique, notre culture latine. Elles suppléent plus ou moins à un ralentissement qui ne sera, je l'espère, que passager. Car aucune

culture scientifique ne peut prendre la place de la culture littéraire, et les plus grands savants, un Berthelot, un Pasteur, s'en sont rendu compte. Je me souviens d'avoir lu un mémoire de nos Chambres de Commerce qui préconisait le retour à l'étude du latin, du grec et des lettres françaises, constatant que nos ingénieurs et nos industriels qui manquaient de cette culture en arrivaient à ne plus savoir ordonner ni rédiger un rapport et méconnaissaient trop souvent dans la conduite des affaires l'élément humain.

Décadence morale aussi, prétendent nos censeurs moroses. N'exagérons rien. Après les grandes catastrophes, après les grands cataclysmes comme celui d'une guerre mondiale de quatre ans et demi, il y a toujours eu dans l'histoire une période mouvementée, effrénée, sans mesure, à traverser. L'important est qu'elle ne se prolonge pas indéfiniment. Ce qui serait plus inquiétant, ce serait un abandon de toute préoccupation d'ordre spirituel, de toute solidarité sociale et charitable, surtout de toute inquiétude religieuse. Il est bien certain que notre jeunesse est plus occupée de se faire sa vie présente que de songer à l'au delà. Cela tient aux difficultés économiques plus grandes, à l'existence plus difficile. Mais, comme je l'écrivais tout à l'heure, quand on voit cette jeunesse s'enflammer pour un débat sur la poésie pure, sur la primauté du spirituel, sur la défense de l'Occident, on peut avoir confiance en elle et attendre d'elle ce retour à la vie spirituelle qui a marqué l'existence de ses prédécesseurs immédiats, les Péguy et les Psichari.

Sachons la bien comprendre et nous lui serons indulgents. Souhaitons-lui un peu plus d'intellectualisme et de spiritualité, un respect plus vif de l'autorité et de la discipline, mais faisons-lui confiance. Sa résistance et son courage physique que nous pouvons admirer ne vont pas sans les réserves morales, tout au moins en puissance. Qu'elle me laisse donc lui donner pour patron immédiat le vainqueur de l'Atlantique, comme je lui avais proposé dans la guerre pour modèle un Georges Guynemer.

Georges Guynemer, Charles Lindbergh : même silhouette haute, mince, presque frêle, et même ovale allongé ; même étonnement devant la gloire, même gaminerie d'enfant et même rire qui détend les traits ; même stupéfiante jeunesse. Seulement, Guynemer, avec sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs brûlés de leur propre feu, sa chevelure en ailes de corbeau, avait l'air d'un chef maure. Plutarque a parlé de l'expression terrible d'Alexandre partant au combat : j'ai vu partir Guynemer pour exécuter un avion ennemi qui survolait notre camp d'aviation sur l'Aisne : son visage était effrayant. Il symbolisait le cruel temps de la guerre : il évoquait Achille ou Roland. Tandis que l'autre nous apparaît comme un jeune héros du Nord, la joue dorée et non rougie par le vent, les cheveux blonds, de petits yeux en pointe qui se posent sur les objets comme la lumière encore indéterminée, mais si fraîche du matin, et quelque chose de si tranquille, de si parfaitement sain, de si pur même, qu'il fait penser à Lohengrin, traîné par son cygne, ou à Parsifal ayant rompu le cercle des Filles-Fleurs pour être digne de la consécration du Graal.

J'ai pu voir de près Charles Lindbergh pendant son voyage d'apothéose à Paris. Son plus grand charme, c'est son rire. Il a un rire de collégien. Mais, sous ce rire, il y a autre chose. Tout à coup, le visage devient grave, une seconde ou deux. Les yeux se sont perdus. Il s'est revu sur son avion, dans sa chevauchée solitaire au-dessus de la mer. Ou bien il a songé à Nungesser et à Coli, ses camarades, qui étaient partis comme lui, avant lui. Et l'on découvre, surpris, l'homme de fer, le Guynemer blond, aussi implacable dans sa volonté que le Guynemer noir qui ne se rendit jamais, et qui répondait à son père lui objectant : « Il y a une limite aux forces humaines », par ce mot : « Oui, une limite qu'il faut toujours dépasser ».

Parmi les phrases qu'on attribue à ce Lindbergh, il en est quelques-unes qui portent visiblement sa marque. Il constate à l'arrivée que son réservoir d'essence est loin d'être vide : « Nous aurions pu aller beaucoup plus loin. — Qui, nous ? lui demande l'ambassadeur. — Mais, l'avion et moi... » Et l'on parle de sa solitude dans les airs ! Mais il n'y fut jamais seul. Un enfant qui monte sur un cheval de bois désire-t-il une autre compagnie et ne croit-il pas franchir des distances inimaginables ? Seulement, ces distances inimaginables, Charles Lindbergh les a franchies. De même Guynemer, les jours où son avion ne pouvait sortir, montait dans la carlingue et avait avec lui de mystérieux colloques. Pendant la traversée, je suis persuadé que le pilote parlait à son avion, l'encourageait, écoutait le moteur comme on entend avec plaisir la respiration régulière de quelqu'un qui se porte bien.

Tous deux, l'homme et la machine, se sont bien portés jusqu'au bout. Ainsi ai-je confiance dans la génération nouvelle, parce qu'elle se porte bien et parce qu'elle découvrira tôt ou tard que l'équilibre intellectuel et moral a plus d'importance encore que cet équilibre physique auquel elle s'est attachée avec tant de volonté.

Et pourquoi même lui chercher un patron hors de chez nous ? Elle reconstruit elle-même son élite, et au prix de difficultés plus grandes que celles rencontrées par les générations précédentes. La vie au quartier Latin est plus dure qu'autrefois et tous les étudiants ne mangent pas à leur faim. Cependant ils ne veulent pas renoncer. Ils acceptent les épreuves. J'ai interrogé l'un ou l'autre de ceux qui dirigent nos grandes Ecoles ou qui plus spécialement s'occupent de notre jeunesse : ils m'ont affirmé que ni les intelligences ni les énergies n'avaient fléchi et qu'il serait aisé de remonter le niveau des études en remaniant quelque peu les programmes et en y faisant une place plus large aux humanités. La France, éprouvée si cruellement par la guerre, saignée si abondamment, a besoin de reconstituer son élite. La génération montante se doit à elle-même de lui apporter la qualité.

HENRY BORDEAUX.
de l'Académie Française.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

L'Angleterre et l'Egypte

Les Anglais ne se laissent pas conduire par les principes plus loins qu'ils ne veulent aller. L'Egypte est en train d'en faire l'expérience. S'ils ont applaudi, pour la forme, à la fameuse déclaration sur la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, ils n'oublient pas, dès que leurs intérêts vitaux sont en jeu, que d'autres considérations, inspirées notamment par la géographie politique, en limitent l'application. Ils ont le mérite de la franchise et ne s'embarassent pas dans les faux-fuyants où excellent d'autres chancelleries. Les pièces officielles publiées ces jours-ci à l'occasion du rejet par le gouvernement du Caire du traité négocié par Sarwat Pacha en donnent un exemple délicieusement probant.

M. Chamberlain est disposé à faire à l'Egypte toutes sortes de concessions d'amour-propre ; il lui concède volontiers une large autonomie, il est prêt à donner au protectorat britannique la forme déguisée d'une alliance, mais il ne consent pas à reconnaître la pleine indépendance d'un pays qui commande le canal de Suez, nœud des communications impériales. M. Mc Donald n'avait pas été plus conciliant. Assurément, les droits que l'Angleterre revendique en Egypte ne reposent sur aucun texte contractuel. Avec une ingénuité qui chez un autre serait taxée d'ironie, le secrétaire d'Etat de Sa Majesté déclare avoir souvenance personnelle de la sincérité avec laquelle son propre père proclamait il y a une cinquantaine d'années que l'occupation de l'Egypte ne serait que temporaire et que les troupes anglaises l'évacueraient le plus tôt possible : « Les circonstances, dit-il, ont été plus fortes que notre volonté ; le moment de nous retirer n'est jamais venu et les événements qui se sont succédé depuis quarante ou cinquante ans ont prouvé que les deux parties ne pouvaient échapper aux obligations dérivant de la situation où Dieu nous a placés ni se soustraire aux relations que cette situation comporte. » L'appel à la divinité a

(1) Chronique de quinzaine.

une saveur toute puritaine; il ennoblit les revendications très pratiques du cabinet de Londres et tend sans doute à suggérer aux Orientaux un fatalisme de bon aloi. Que dirait Sir Austen Chamberlain si M. Hymans transposait en un aussi pieux langage les raisons que pourrait faire valoir la Belgique pour acquérir la maîtrise de l'Escaut?!

Le traité que Sarwat Pacha s'est déclaré impuissant à faire ratifier par le gouvernement et le parlement égyptiens obligeait l'Égypte à conduire ses relations internationales en accord avec l'Angleterre; celle-ci gardait le droit de tenir garnison en Égypte en temps de paix, d'utiliser le territoire égyptien en temps de guerre; l'armée égyptienne restait sous la tutelle britannique; les Anglais devaient avoir la préférence sur tous les autres étrangers pour les postes administratifs; le conseiller financier et le conseiller judiciaire du gouvernement égyptien seraient anglais; l'Angleterre s'efforceraient de faire modifier le régime des capitulations, conservant ainsi entre les mains, comme une arme sûre, la protection des étrangers. Le haut commissaire anglais au Caire serait remplacé par un ambassadeur qui aurait le pas sur les représentants de toutes les autres nations. En somme, le traité était une mise au point bienveillante de l'état de choses existant, la sanction du gouvernement égyptien devait le légitimer aux yeux des juristes et calmer les susceptibilités d'un peuple qui se souvient de plus en plus de son ancienne grandeur.

Nul doute que l'influence anglaise n'ait été heureuse en Égypte. Le pays a été doté d'une administration honnête et compétente; de magnifiques travaux ont amené partout la crue fécondante du Nil; l'industrie du coton connaît une prospérité sans exemple; le peuple est admis à faire son éducation politique en conduisant ses affaires intérieures. Mais ces bienfaits nombreux et indiscutables ne sont pas de ceux qui font taire les revendications nationalistes. « L'Égypte aux Égyptiens », tel est le cri public et l'obligation où se trouve l'Angleterre de faire ratifier ses exigences par une assemblée indigène d'origine électorale détruit toute perspective d'accord. Le roi Fouad qui est prudent et sage, quelques hommes d'État qui se rendent compte de l'impossibilité pour l'Angleterre de ne pas garder la route des Indes seraient sans doute disposés à se contenter pour le moment des offres formulées par M. Chamberlain quitte à s'efforcer, en inspirant confiance dans leur loyauté politique et dans leurs capacités gouvernementales, de faire réduire plus tard les servitudes que le souci de la sécurité de l'Empire fait peser sur leur pays; mais comment obtenir pareil sang-froid d'une démocratie orientale qui manifestement a brûlé l'étape? Nos institutions, imprudemment exportées, constituent ainsi un péril de plus pour la paix des peuples qui les ont inconsidérément adoptées.

Les conversations anglo-égyptiennes vont donc se poursuivre dans une atmosphère de plus en plus troublée. Déjà l'Angleterre prend des précautions contre les menées tendant à paralyser au Caire le pouvoir exécutif. Nous ne voulons, dans ces démêlés, que souligner l'affirmation très nette de vérités que le langage de Genève cherche systématiquement à voiler. Il y a toujours dans le monde des grandes puissances qui parlent haut et ferme, et d'autres qui doivent filer doux; la « géographie politique » que M. Wilson prétendait abolir existe toujours et nul ne peut en violer les lois, la conscience anglo-saxonne ne répugne pas autant qu'elle voudrait le faire croire à grever un territoire donné de restrictions, quant à l'usage de la souveraineté, dès qu'un intérêt majeur le commande. Ces constatations judicieusement méditées par les porte-paroles de la Belgique, sont de nature à leur inspirer des ripostes utiles quand on leur oppose des principes et des textes choisis pour les besoins d'une mauvaise cause. Les événements du dehors comportent toujours des leçons dont on peut faire son profit: de temps en temps, une nécessité pressante oblige les hommes

d'État à dédaigner toutes les périphrases dont la mode les oblige à user en temps ordinaire. On saisit alors sur le vif les traits essentiels et invariables d'une politique nationale. Les derniers développements de l'affaire égyptienne jettent un jour lumineux sur toutes les visées de l'Angleterre dans la Méditerranée.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

La Croix de Sang⁽¹⁾

Voici un livre qui plaira à nos contemporains, avides d'aventures violentes et colorées où palpité une âme humaine. C'est un roman, c'est-à-dire une œuvre créée et jouée devant nous par des personnages ressuscités dans un cadre vivant; c'est de l'histoire et de l'histoire d'hier, puisque le héros qui en fait le véridique sujet, Santa Cruz, n'est mort que depuis deux ans; mieux qu'un roman, mieux qu'une histoire, c'est une épopée: la matière historique y est soulevée, transfigurée par de nobles passions et emportée dans un tourbillon de croisade.

C'est bien à une croisade que ressemble cette guerre carliste de 1872 qui dressa contre l'Espagne révolutionnaire les provinces du Nord; sans le savoir, les gars du pays basque et du Guipuzcoa, qui suivaient le curé guerrier Santa Cruz, renouvelaient le geste millénaire des montagnards du XI^e siècle qui marchaient derrière les moines de Cluny pour aller conquérir sur les païens Tolosa et Pampelune. Cette rude terre basque est toujours le bastion de la résistance catholique. Et si en plus des grandes causes dominant les siècles, en plus des passions ardentes, il faut pour l'épopée de la lumière et des couleurs éclatantes, quel admirable sujet pour un poème en douze ou vingt-quatre chants, a découvert Bernoville! La mer, les villages aveuglants de blancheur, les gorges sauvages, la montagne changeante, tantôt farouche, tantôt souriante, et des noms qui auraient fait rêver Victor Hugo et Hérédia: Ibarra, Elduayen, Oyarzun, Hernalde, Azcoitia, Enderlaza, qui sont des noms de pays et de villes, et ces noms d'hommes qui sont tout un programme épique, Lizarraga, Makatzaga, Xabalo et l'étonnant Erreteixiki! Quel glorieux tapage!

Dans une pareille épopée, ce qui importe d'abord c'est le cadre, le décor, qui chauffe nos imaginations et qui, d'ailleurs, explique les âmes et les événements. Il revit ici avec une étonnante intensité. Bernoville est basque; il aime son pays, il le sent. Et il a les dons essentiels du peintre qui consistent à saisir dans un paysage les points lumineux autour desquels il s'ordonne, les plans successifs qui forment une sorte de pyramide et cette tonalité générale qui est comme l'âme des choses. Il a flâné pour se distraire et pour préparer son livre à travers ses montagnes; il a rassemblé des croquis de toute nature, pour son plaisir; et, je ne me plains pas s'il lui arrive de céder à la tentation de les utiliser pour éclairer un coin de page d'un vol de palombes ou de fillettes vêtues de rouge, qui disparaissent en dansant au détour du chemin. J'ai ainsi, sans bouger de mon cabinet, la joie d'un voyage en Espagne.

Mais le plus souvent, presque toujours, le paysage est un personnage du drame. Il prend parti pour Santa Cruz qu'il protège, contre les libéraux qu'il repousse ou qu'il égare. Il explique les âmes. Lisez cette description de la vallée d'Ibarra et du village d'Elduayen où naquit Santa Cruz et vous comprendrez déjà,

(1) Gaëtan BERNOVILLE: *La Croix de Sang*, histoire du curé de Santa-Cruz. Grasset, éditeur.

à moitié, Santa Cruz. « A dix-neuf ans, il entra au séminaire de Vittoria. Déjà l'avait imprégné tout entier l'âme de son petit pays. Les longs jours de lumière ardente, les soirs cramoisis de septembre où règne le vent du sud, les silences des nuits d'été que, d'heure en heure, l'horloge de l'église traverse d'un timbre mélancolique, les midis d'août, stridents du cri des grillons, avaient multiplié en lui leurs incantations. Mais ce pays, pour être comblé de soleil ne connaît pas la volupté des molles méditerranées. L'océan proche y fait passer son âme inquiète. La chanson tumultueuse des tempêtes d'hiver y résonne longuement. Le vent, débouchant de la mer, rase les falaises, ploie l'herbe maigre de la dune, et, traversant les mornes pays cinglés par l'averse, s'engouffre dans les hautes montagnes : ainsi, jusque dans les vallées reculées, parviennent portés par le vent, de grands oiseaux gris au vol balancé. La montagne ruisselle et les ravins s'emplissent de torrents rapides. Cette imminence des tempêtes marines et encore les brouillards qui, l'hiver, rampent au flanc des monts, les lignes austères d'un paysage dépouillé, maintiennent dans les âmes les plus passionnées une virilité, une énergie, une endurance, d'où jaillit naturellement, aux époques de crise, l'épopée. »

Santa Cruz est le fils de cette terre ardente et par elle il a été façonné pour une destinée épique. Il se fait prêtre pour employer ses énergies. Mais l'apostolat tranquille dans la paroisse d'Hernalde ne lui suffit pas; il rêve de livrer pour Dieu des batailles où il y aurait des risques plus lourds. Au fond, il aurait dû naître au XI^e siècle et conduire des croisades militaires comme les moines de Cluny.

Mais les temps héroïques sont revenus. La Révolution athée, cette forme moderne de la « païennerie », s'est emparée de l'Espagne et menace de profaner jusqu'au Guipuzcoa et jusqu'au pays basque. De nouveau, contre l'infidèle l'Espagne du Nord se soulève. Santa Cruz sent bouillonner en lui l'âme des croisés. Il quitte sa paroisse, il recrute une bande et il gagne la montagne. Ce n'est plus le prêtre, c'est le soldat de la guerre sainte; il a revêtu l'équipement de campagne qu'il ne quittera plus tant qu'il sera à la tête de sa troupe : « bottes ferrées, guêtres de cuir; autour de la taille, la ceinture rouge; autour du cou le foulard multicolore; sur sa tête le béret. Il laisse pousser sa barbe qui, noire et drue, durcit le visage aux yeux sombres. »

Son instinct, il faudrait dire son génie, lui a vite révélé la guerre qui convient à une petite armée comme la sienne; c'est la guérilla. Nul ne connaît comme lui les sentiers du pays, et nul comme lui n'en connaît les habitants. Tous les paysans sont des espions qui le renseignent et le couvrent. Aussi, au moment où on ne l'attend pas, il fond sur un convoi, pille les denrées et la correspondance, met en déroute les troupes mal gardées et s'empare des villes mal défendues; le coup de main terminé, il se terre dans les refuges de la montagne. Il est partout et partout insaisissable.

Deux choses étonnantes décuplent sa force, le dévouement aveugle de ses hommes qui seraient heureux de donner leur vie pour lui, et la terreur disproportionnée qu'il inspire à l'ennemi; son nom suffit à semer l'épouvante. Son armée s'accroît, son action s'amplifie. On lutte féroce contre lui; il répond par la férocité et, dans le val d'Endarlaza, après un long silence lourd de drame, il donne l'ordre de fusiller les prisonniers qui ont manqué aux lois de la guerre. Geste de chef, mais geste brutal qui met du sang sur la croix du curé d'Hernalde.

Comme s'il y avait dans ce sang versé une malédiction, à partir de ce jour, l'étoile de Santa Cruz pâlit. L'épopée devient une pauvre histoire humaine lamentablement triste. Le chef basque, qui fait la guerre à sa manière, est désavoué par les généraux de don Carlos, par le quartier général, par les bureaux. On est jaloux de lui, on a peur de lui. Les états-majors se sont toujours

méfiés des destins hors série et des héroïsmes non catalogués. Santa Cruz s'irrite et se révolte, les orgueils s'affrontent; un moment vient où ses ennemis les plus redoutables se trouvent dans le camp carliste. Suprême épreuve, il est désavoué par Don Carlos lui-même.

Santa Cruz, la mort dans l'âme, licencie ses hommes et passe en France. Peu à peu, le soldat disparaît et le prêtre renaît. Mais il est trop près du théâtre de ses passions. Il part pour « les Amériques », il évangélise les païens du continent nouveau; en 1920, à soixante-dix-huit ans, il est admis à faire son noviciat dans la Compagnie de Jésus; en 1922, il prononce ses vœux et il meurt en 1926.

On voudrait pénétrer dans cette âme tragique. La psychologie avisée et fervente de Bernoville nous y conduit. Ce qui fait la grandeur de cette conscience tourmentée, c'est la belle unité d'une vie qui semble si disparate. Quand le curé d'Hernalde quitte sa paroisse pour prendre les armes, il n'est arrêté par aucun scrupule religieux; s'il hésite, c'est devant le dur héroïsme où il va entrer se battre pour Dieu, réellement, sur des champs de bataille sanglants, c'est aussi une mission, c'est sa mission de « soldat de Dieu » qui continue et s'amplifie. Il fait la guerre en apôtre et en ascète; à ses soldats, il demande de mériter, par leurs vertus, la protection de Dieu, et, ce qui l'irrite et le désespère, c'est que les officiers de don Carlos soient des débauchés. Dans le vallon d'Endarlaza, quand il prend la terrible responsabilité d'ordonner l'exécution sommaire des prisonniers, il n'a pas le moindre trouble de conscience; il sait bien quel est son devoir; à ce devoir, la pitié humaine s'oppose; il en triomphe par un effort douloureux et méritoire.

Ce soldat deviendra Jésuite et missionnaire; mais c'est bien le même homme; il n'y a pas eu conversion, il y a eu ascension chez Santa Cruz. A quatre-vingts ans, il n'expiait pas le péché de sa guerre, il l'aurait recommencée s'il l'avait fallu; il se purifiait et s'élaborait dans des combats plus hauts, dans des combats spirituels. Cet homme n'est pas de notre temps mesquin et timide; il est d'une époque où le monde se partageait en chrétienté et païennerie, et où tout chrétien avait pour mission de se battre contre le païen. Il rappelle le Guillaume d'Orange de la légende épique. Guillaume, chargé d'ans, fatigué de tuer des Sarrasins, s'était fait moine dans la solitude d'Aniane et vivait en sainte oraison. Il apprit un jour par la rumeur publique, qui pénètre même dans les déserts, que son suzerain, le roi de France, courait grand danger du fait des païens. Guillaume aussitôt reprend son armure qui était maintenant rouillée, remonte sur le cheval qu'il avait laissé à un paysan; il part pour Paris, déconfit les païens et quand il a vu fuir le dernier ennemi, il rentre dans son « moniage », pleurant ses péchés et purifiant son âme du sang qu'il avait versé, sans regretter un instant d'avoir tiré l'épée pour la cause de Dieu.

La Croix de Sang est un grand livre. Venant après *Sainte Thérèse de Lisieux*, il classe définitivement Bernoville parmi ces historiens des âmes dramatiques que notre génération a produits en si grand nombre. Il est un des meilleurs parce qu'il n'est pas simplement un artiste ou un psychologue; et on sent ici tout ce que le sentiment religieux vivant et vibrant peut ajouter au talent d'un écrivain.

J. CALVET.

Journées sociales patronales

III^e session
17 et 18 Mars 1928⁽¹⁾

Discours d'ouverture

MESSEIGNEURS, (2) MESDAMES, MESSIEURS.

J'ai l'honneur d'ouvrir aujourd'hui la 3^e session de nos journées sociales, et, loin que cet honneur m'apparaisse comme une charge, par sa répétition, je le considère au contraire comme l'occasion renouvelée de prendre contact avec un public d'élite, et de sentir nos âmes vibrer à l'unisson pour la plus noble cause qui soit : la paix des cœurs et des esprits.

Permettez-moi de saluer tout d'abord et de souligner l'auguste présence parmi nous de S. Gr. Mgr Rusch, évêque de Strasbourg, un des plus éminents prélats français, ancien évêque de Nancy, aumônier militaire pendant la grande guerre, décoré pour sa vaillance de la Croix d'officier de la Légion d'honneur, le défenseur sans peur et sans reproche de la liberté religieuse de ses ouailles, le patriote placé en avant-garde pour la sauvegarde des droits de sa patrie.

Le haut patronage qu'a bien voulu nous accorder S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines, l'annonce de l'assistance à l'une de nos séances, de S. Gr. Mgr De Wachter, son évêque auxiliaire, chargé de représenter le Cardinal empêché, de S. Gr. Mgr Rasneur, évêque de Tournai, de Mgr Ladenze, recteur magnifique de l'Université de Louvain, constituent pour nous le plus précieux des encouragements. C'est une récompense de nos efforts passés, c'est notre meilleur réconfort pour nos travaux futurs.

Lorsque nous inaugurons pour la première fois en Belgique le 30 novembre 1925, de solennelles assises, où quelques patrons chrétiens, conscients de leurs devoirs, vinrent affirmer hautement leur bonne volonté et leur désir de travailler à la pacification sociale par le rapprochement des classes, nous fûmes l'objet, certes, d'une bienveillante attention, mais aussi d'une curiosité plus ou moins sceptique. Il semblait à beaucoup que l'exclusivisme des organisations syndicales, renforcé par les incontestables succès qu'elles avaient obtenus, et la torpeur trop prolongée de la classe dirigeante où trop de ses membres continuaient à s'engourdir dans leur situation acquise de *beati possidentes*, créassent une atmosphère peu favorable à la collaboration des classes. Et nous apparaissions aux sceptiques sous la figure incomprise du Précurseur, qui se qualifiait lui-même la *Vox clamans in deserto*.

Nous avons cependant proclamé bien haut que cette collaboration des classes était nécessaire, qu'elle devait se baser sur l'esprit de justice et de charité du patronat, sur l'abandon par les associations ouvrières de leur défiance parfois injustifiée, et de l'exclusivisme que prônaient leurs chefs; nous disions à tous « prenez conscience de vos devoirs réciproques, apprenez à vous connaître, à vous apprécier, en un mot abandonnez tout particularisme égoïste. » Nous affirmions en même temps la nécessité de l'ordre, de la hiérarchie, de l'autorité.

Nous continuons à professer aujourd'hui les mêmes principes, et nous nous y croyons d'autant plus autorisés, que nous puisons notre conviction dans les instructions réitérées de l'épiscopat du monde entier, et surtout dans les directives si nettes de Notre Saint-Père le Pape.

L'idée sociale a germé petit à petit, elle porte des fruits nouveaux et nous assistons à l'épanouissement de nouvelles phalanges dont nous avons salué précédemment l'aurore naissante; j'ai nommé l'A. C. J. B., et la J. O. C. Nous soulignons avec joie et avec émotion le développement de ces associations de jeunes gens, groupés pour la pratique et l'apostolat du bien; c'est le blé qui lève, et qui garantit à notre patrie, pour demain, une riche moisson sur le terrain fécond de la vie sociale.

(1) Organisées à l'initiative de l'Union d'Action Sociale Chrétienne.

(2) S. G. Mgr RASNEUR, évêque de Tournai; — S. G. Mgr RUSCH, évêque de Strasbourg.

Le Souverain Pontife glorieusement régnant, S. S. Pie XI a précisé plusieurs fois sa pensée, en situant l'action catholique sur un plan supérieur aux préoccupations purement humaines. Il a recommandé plus que jamais l'union des âmes pour la recherche du bien commun, au-dessus et en dehors des compétitions et des revendications d'ordre matériel et politique. C'est pourquoi nous avons pensé que, non seulement nous devions correspondre aux vœux d'une si haute autorité, mais qu'il nous appartenait de dégager des formules d'applications pratiques de cet enseignement, en mettant à l'ordre du jour de nos journées sociales de cette année, l'étude des moyens propres à réaliser une fraternelle collaboration des classes.

L'an dernier, dans notre seconde session, nous avons posé les jalons de cette étude, en indiquant certains terrains de rapprochement. Cette année nous voulons élargir notre horizon et aborder plus directement l'examen des mesures plus immédiates à prendre pour créer non seulement le contact, mais aussi l'entraide des classes sociales. Aussi avons-nous convié ici nos collaborateurs de demain, à côté de nos collaborateurs d'hier. Soyez les bienvenus, vous tous qui, aspirant à la paix promise aux hommes de bonne volonté, nous apportez aujourd'hui cette bonne volonté agissante; nous vous convions à un travail en commun, pour un bien commun.

* * *

Avons-nous, Mesdames et Messieurs, sujet d'espérer que nos efforts ne seront pas perdus? et qu'en remuant des idées et des principes, nous remuons aussi des consciences engourdies et des cœurs qui sommeillent? Oui, certes! Nous constatons que l'indifférence s'efface; le patronat fait de sérieux progrès, les allocations familiales sont nées, se sont développées et répandues sans obligation ni contrainte, les cercles patronaux ont leurs sections sociales, leurs comités des mutualités, de l'enseignement professionnel, des logements ouvriers et des assurances sociales. Le public, si longtemps indifférent, s'intéresse désormais à l'ensemble de la question sociale, et je n'en veux pour preuve que la publication et le succès inattendu d'un numéro récent du *Bon sens*, organe de la « Ligue de l'Intérêt public », consacré uniquement aux assurances sociales et où nous lisons des déclarations comme celles-ci, qui servent de thème principal : « Si l'on veut rétablir la paix sociale, ce n'est pas sur la lutte des classes, mais sur leur collaboration qu'il faut fonder l'avenir ». Ce numéro a été lu avidement, et tant demandé, qu'il a fallu le faire paraître en brochure tirée à des milliers d'exemplaires. — L'idée de collaboration est en marche; mais il nous appartient de lui donner son vrai caractère, sa véritable assise, stable et définitive : la fraternité sociale puisée dans l'évangile du Christ. Ce domaine est spécifiquement le nôtre, et nous devons, nous, chrétiens, nous dépenser généreusement non seulement pour le progrès et le développement d'une idée salutaire, mais surtout pour l'application de ses justes conséquences. Arrière donc tous ceux qui prétendent monopoliser les œuvres d'assistance sociale ou les progrès techniques dans le but de servir soit des intérêts politiques, soit les intérêts particuliers de leur bourse ou de leur classe; arrière ceux qui veulent enrayer les initiatives généreuses, et séparer de leurs bienfaiteurs les bénéficiaires de leur générosité, en tuant chez les uns le noble sentiment de la reconnaissance et chez les autres le sens du devoir librement accepté et noblement accompli. Quand deux frères se donnent la main, ce n'est pas en se tournant le dos.

Et voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, nous appelons de tous nos vœux cette collaboration généreuse et fraternelle, où chacun, apportant le meilleur de son cœur, sans arrière-pensée, avec ce qu'il possède de valeur personnelle, de capacité ou de force, contribue à l'amélioration des conditions économiques, morales, familiales, sociales en un mot, de ses semblables.

Permettez-moi de ne pas pénétrer plus avant dans ce vaste domaine dont je viens de vous ouvrir l'entrée. Nous y rencontrerons de larges avenues qui aboutissent à la conjonction harmonieuse d'une efficace entraide dans les œuvres mixtes de mutualités, d'assurances sociales, d'enseignement, dans les institutions de nature à développer, à soutenir et à fortifier la famille; nous y trouverions des voies ouvertes sur l'organisation rationnelle du travail pour le rendre plus facile, plus agréable, plus profitable pour tous; nous y verrions une nouvelle percée récemment ouverte sur la rationalisation de la production qui ne peut aboutir à la satisfaction de tous que par le concours généreux, chacun dans son domaine, de tous les facteurs de cette production.

N'empêtons pas sur les travaux que de dévoués collaborateurs

ont bien voulu entreprendre, et permettez-moi de déclarer ouverte la troisième session de nos journées sociales patronales, en vous conviant tous à hausser notre cœur et notre bonne volonté de chrétiens au niveau du noble idéal que nous poursuivons.

Discours de clôture

MESSEIGNEURS, MESDAMES, MESSIEURS,

Nous voilà donc arrivés au terme des travaux prévus pour notre 3^e session, et nous avons, selon la coutume que nous avons nous-mêmes établie, à tirer les conclusions qui se dégagent du passé, en même temps que les enseignements et les résolutions qui doivent nous éclairer et nous guider pour l'avenir.

Avant d'y procéder ce nous est un agréable devoir de remercier, avant tout S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines du haut patronage qu'il a bien voulu nous accorder et des paternels encouragements qu'il a daigné nous prodiguer en cette circonstance, et nous prions son délégué : Mgr De Wachter de vouloir être l'interprète auprès du vénéré primat de Belgique, de nos sentiments de gratitude, de respect et de filiale soumission, comme nous le prions d'agréer pour lui-même les chaleureux remerciements que nous lui adressons pour avoir bien voulu rehausser notre séance de clôture de son auguste présence. Tous nos remerciements aussi à Mgr Ladeuze, dont l'adhésion à nos journées sociales, et dont l'assistance à cette réunion constituent un symbole et soulignent l'union d'action sociale qui règne et continuera de régner entre les patrons chrétiens présents et ceux à venir, dont il est le guide sûr et éclairé.

Tous nos remerciements à S. Gr. Mgr Rasneur, le jeune et vaillant évêque d'un diocèse particulièrement destiné à une intense vie sociale, où il rayonne déjà d'un éclat si prometteur. Tous nos remerciements et tous nos hommages à l'évêque vénéré de Strassbourg, Mgr Rusch, qui n'a pas craint les fatigues d'un long et trop rapide déplacement, et dont la parole vibrante, débordant d'un cœur plus vibrant encore, nous a apporté le salut fraternel de nos amis de France et le réconfort de principes directeurs illuminés par sa parole autorisée. Tous nos remerciements enfin à tous nos orateurs et conférenciers, qui nous ont tenus sous le charme de leur parole ou enlacés dans le réseau serré de leur argumentation ou de leurs énoncés de principes. Vous m'en voudriez cependant, si je ne distinguais pas spécialement au-dessus de ceux de chez nous, M. René Lemaire, industriel à Epernay, dont vous avez pu apprécier la parole éloquente, savourer l'esprit et le cœur, pétillant et débordant comme les produits de son pays. Que de fois déjà nous avons rencontré dans les orateurs les plus appréciés des réunions sociales de France des collaborateurs avertis et d'agréables et talentueux collègues. Ne blessons pas la modestie de M. René Lemaire en insistant d'avantage, mais disons lui de tout cœur merci pour aujourd'hui, au revoir pour bientôt encore.

* * *

Et maintenant concluons : et pour conclure, essayons de distinguer de quoi demain sera fait. Il me paraît absolument oiseux de dissimuler les difficultés de tous genres qui menacent notre pauvre humanité, et si nous avons appelé de tous nos vœux une collaboration fraternelle de toutes les classes sociales, faites-nous cette confiance d'admettre que nous n'avons pas agi à la légère. La paix ne règne pas dans le monde, elle essaie péniblement de se lever au milieu d'un chaos de pensées contradictoires, d'appétits inassouvis et mal contenus, de passions déchainées qu'aucun frein efficace n'arrête. La paix ne règne pas entre les peuples, elle ne règne pas entre les citoyens d'un même peuple ! Et cependant, elle doit régner ! — Mais elle ne peut régner que si elle imprègne d'abord nos esprits et nos cœurs ; et où trouverons-nous la force nécessaire pour discipliner nos âmes et les plier aux renoncements que postule et que réclame la subordination au bien commun des propensions de notre nature égoïste, sinon dans la fraternité que nous enseigne le Christ et que nous rappelons les instructions réitérées de l'Eglise. Qu'on le veuille ou non, nous sommes obligés de constater que si le socialisme a été une réaction contre l'égoïsme et l'aveugle-

ment des classes dirigeantes, il a dépassé son but et ne peut être une solution sociale parce qu'il est unilatéral et matérialiste. S'il a contribué à abolir certains abus, il en a créé d'autres ; il a exacerbé la haine des classes jusqu'à mener la société par une pente fatale au gouffre du communisme qui est la négation de tous les principes sur lesquels s'échaffaude notre vie sociale ; et c'est là le grand péril de demain. Aveugles volontaires, ceux qui nient ou minimisent ce péril. Le communisme est l'aboutissement logique de cette négation audacieuse des lois naturelle et divine qui sont à la base de notre civilisation ; négation qui commence par la négation même de Dieu. Soutenu et abrité par la République des Soviets, répandu dans le monde par la III^e Internationale, il se développe partout comme un chancre. Il introduit dans tous les rouages sociaux et jusque dans nos Parlements des agents d'espionnage, de désordre et de désagrégation. Il doit, d'après les instructions de ses chefs, abattre toute hiérarchie et toute autorité, tuer la famille par l'immoralité et par la dégradation de la femme et de l'enfant, répandre la haine en opposition avec l'amour et la miséricorde prêchés par les chrétiens.

Qu'allons-nous opposer à cette barbarie renaissante, à ce retour au paganisme et à toutes ses turpitudes ? Un vague humanitarisme ? une égalité et une liberté inscrites sur des frontons, couronnés de fleurs dans des discours à grande allure, où les mots résonnent d'autant plus qu'ils sont plus vides ?

Allons-nous continuer à confondre liberté avec licence, concessions et faiblesses avec bonté et charité, compromissions avec autorité, tolérance et liberté de pensée avec nullité, vide et absence de principes directeurs ? Non, il nous faut des formules positives, et des remèdes constructifs. La neutralité n'est pas de mise ici ; si nous la considérons comme une forme d'application de la liberté consciente, si nous pouvons être systématiquement neutres dans certaines circonstances et quand tel est notre devoir objectif, nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas rester neutres quand notre devoir nous commande de prendre attitude. Et dans la situation actuelle de la société notre devoir est d'adopter une attitude bien nette, et sans équivoque.

La seule solution qui s'impose ici, aux chrétiens, est la conjonction de leurs efforts, dans des organismes mixtes, pour l'étude en commun et la réalisation en étroite collaboration de tous les moyens propres à relever le niveau moral et la condition matérielle de tous les éléments sociaux, et principalement du fondement même de toute cellule sociale : la famille et l'enfant. Certes, il n'est pas interdit, et il est même nécessaire de travailler au relèvement de la vie économique et au mieux être de tous les citoyens et surtout des classes laborieuses, voire d'y aider par des organisations particulières. Cependant, nous ne pouvons pas perdre de vue que les moyens d'action de ces organismes, telle l'action politique, ne sont pas des buts ni des aboutissements.

Nous devons dans notre action sociale tendre vers un but plus élevé que nous venons de définir.

Le syndicalisme qui a été et est encore le grand levier qu'utilise le socialisme pour attirer les masses populaires et les manœuvrer au profit d'une seule classe, a pu servir à la démocratie chrétienne, par analogie, et très légitimement, d'adjuvant pour atteindre des résultats particuliers ; il peut encore rendre de grands services à la classe ouvrière, s'il se gare de tout excès et de toute imitation servile de méthodes dangereuses pour la paix sociale ; et nous devons faire confiance à leurs dirigeants qui seront assez sages pour comprendre que toute mesure prise dans l'intérêt d'une classe n'est légitime et de nature à diminuer le malaise actuel, que si elle ne compromet pas injustement les intérêts des autres classes. Il en est ainsi spécialement dans tout ce qui touche aux lois sociales. Reconnaissons cependant que le syndicalisme unilatéral même chrétien, n'est pas la forme définitive et complète de l'organisation sociale capable de sauver la société et de lui infuser à nouveau cette vie d'entente et de paix qu'elle a perdue.

Il faut en revenir aux organismes mixtes ! Et voilà une affirmation qui vous paraîtrait bien audacieuse si nous n'avions pour l'étayer que l'appui de notre propre jugement. Or, Sa Sainteté le Pape Pie XI a daigné s'exprimer lui-même dans une audience privée, en date du 5 décembre dernier son désir de voir notre action sociale aboutir à la constitution de semblables organismes, en appuyant cet avis de ces paroles : « Nous ne voulons plus de luttes, nous avons eu assez de luttes. » Emus à juste titre d'une indication aussi précise sortant de la bouche d'une aussi haute autorité, nous nous sommes permis d'écrire au Vatican, d'insister sur le caractère de ces œuvres communes, afin que notre interprétation des paroles

du Saint-Père ne puisse pas donner lieu à équivoque et de lui soumettre nos statuts, nos déclarations aux journées sociales antérieures, notre programme et nos tendances. Nous avons eu le bonheur de recevoir la lettre suivante qui, formant un tout avec les questions formelles que nous nous étions permis de poser, constitue à nos yeux outre l'approbation la plus complète de notre action, un document irréfutable :

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITA

Dal Vaticano 24 janvier 1928.

MONSIEUR L'INGÉNIEUR,

Le Saint-Père a agréé avec une spéciale bienveillance la lettre que vous lui avez adressée vers la Noël et dans laquelle en exprimant les sentiments qui vous ont réjoui au cours de l'audience du 5 décembre, vous avez dit votre reconnaissance pour les lumières, qu'elle vous a données au sujet de votre apostolat social chrétien.

Sa Sainteté vous remercie de cœur pour ce témoignage si filial de vénération envers Son Auguste Personne, et vous félicite d'animer votre œuvre d'action sociale chrétienne de cet esprit de charité que l'on ne trouve que dans l'Évangile et qui seul peut rapprocher les distances sociales en faisant des patrons et des ouvriers des frères devant Dieu, apportant les uns et les autres la contribution de leur bonne volonté pour le rétablissement du bonheur et de la paix.

Avec votre lettre, le Saint-Père a aussi reçu le statut et le compte rendu de la 1^{re} et de la 2^e session des Journées sociales patronales, et il se réjouit de constater que les débuts de vos travaux portent l'empreinte d'un véritable intérêt pour le bien spirituel et matériel de la classe ouvrière.

C'est donc de cœur que Sa Sainteté forme des vœux paternels afin que sous la direction des Pasteurs, l'œuvre s'inspire toujours davantage des principes éternels de charité et de justice pour le bien commun, et, en vous remerciant de nouveau de ces hommages, le Souverain Pontife renouvelle bien de cœur pour vous, pour tous les membres de l'Union, pour vos ouvriers et vos familles, le bienfait de la Bénédiction Apostolique.

veuillez agréer, Monsieur l'Ingénieur, l'assurance de mon religieux dévouement.

(S.) P. Card. GASPARRI.

Que nous faut-il de plus que l'avis et les indications du Saint-Père? **Roma locuta est** et voilà toutes nos conclusions : Il ne nous reste qu'à en tirer les conséquences. Aussi avons-nous déjà pris contact avec tous les évêchés pour étudier les voies et moyens les plus propres à promouvoir l'institution de comités mixtes de collaboration sociale ; nous voudrions y intéresser toutes les classes de la société, nous voudrions associer à notre action toutes les œuvres économiques existantes, pour provoquer un vaste mouvement de restauration sociale. Groupons-nous tous, et groupons toutes nos bonnes volontés sous la protection de Dieu, par amour pour notre Christ et sous la direction éclairée de Notre Saint-Père le Pape. Et je vous propose d'envoyer au Saint-Siège, comme gage de notre filiale soumission, le télégramme suivant :

« Sa Sainteté le Pape — Rome — Vatican »

« Patrons et ouvriers chrétiens réunis pour journées sociales acclament Saint-Père respectueusement soumis ses enseignements. »

G. DALLEMAGNE.
Président de
l'Union d'action sociale chrétienne.

L'homme qui ressuscita d'entre les vivants

Voici une très grande œuvre, qui suscitera sans doute les mêmes ferventes admirations, les mêmes discussions passionnées et devrait toucher un aussi large public que *Sous le soleil de Satan*, cet hommage éclatant et tourmenté d'un inconnu d'hier, qui s'affirmait comme un maître, aux plus hautes réalités de la vie spirituelle, ouvrant au roman d'analyse psychologique des perspectives insoupçonnées.

Tout dans la facture distingue, d'ailleurs, *L'homme qui ressuscita d'entre les vivants* (1) du livre extraordinaire de M. Bernanos. Est-il même un roman? Le sous-titre en serait : Confession d'un incroyant. C'est bien plutôt un récit vécu, vécu par un homme choisi comme très représentatif de son temps, et dessinant le cadre de toute une société, de toute une époque.

L'intention de M. Joseph Wilbois, qui n'est pas un inconnu du public cultivé s'il l'est encore du « grand public », qui a publié chez Alcan de remarquables travaux philosophiques et surtout pédagogiques, ainsi qu'une étude demeurée très actuelle sur *L'Avenir de l'Eglise russe* (il a du sang russe par sa mère et a fait en Russie de longs séjours avant la guerre) est d'évoquer à travers un cas-type le drame de l'intellectuel issu d'un milieu catholique et bourgeois, qui, nullement préparé par son éducation et ses traditions familiales à affronter victorieusement les grandes crises spirituelles qui ont marquées les trente dernières années, y voit sombrer en même temps sa foi, sa dignité conjugale, sa fierté et son bonheur de père, et de ces déchirements renaît enfin homme nouveau « homme ressuscité d'entre les vivants ».

C'est dire que le livre de M. Wilbois contient une grande part de critique, âpre, mordante, paradoxale parfois, mais intensément sincère, des préjugés sociaux et des méthodes d'éducation, qui furent et demeurent les plus courants dans le milieu auquel il appartient lui-même et dont René Johannet a fait dans son *Eloge du Bourgeois français*, — qui pourrait s'appliquer aussi au bourgeois belge et à quelques autres — un portrait flatté que M. Wilbois ne signerait certainement pas.

Ce qu'il lui reproche, à ce milieu, c'est surtout, semble-t-il, de ne pas tremper les caractères et de ne pas préparer les esprits aux contradictions possibles, de subordonner les soucis de justice au souci des « convenances », la respectabilité extérieure à la droiture foncière, le maintien des traditions aux raisons profondes d'en reviser les fondements, fut-ce pour les consolider, l'apparence du christianisme à sa réalité douloureuse et perpétuellement renouvratrice. Il passe dans ce réquisitoire, qui ne tourne jamais au sermon ni à la thèse, mais qui jaillit des faits, une émotion intense, chargée de toute l'expérience d'un homme qui a connu les beaux espoirs de la « démocratie chrétienne », les remous de l'affaire Dreyfus, les mirages du modernisme et du scientisme, qui les a dépassés pour une synthèse plus haute, où les certitudes de la foi consciente rejoignent les sommets de la mystique.

Et intimement lié à cette recherche passionnée de vérité vivante, nous voyons le néo-malthusianisme, — ce grand fléau du monde moderne, que le roman n'avait encore jamais osé considérer en face, comme s'il n'y avait pas là une émouvante et tragique matière d'art — opérer ses ravages dans un ménage désuni, voué au fils unique, dont le père athée et la mère demeurée croyante se disputent l'âme et qui mourra loin d'eux, de la mort d'un désespéré, sans avoir pourtant jamais cessé de les aimer.

(1) Un vol. in-8° écu. Par. s., collection *La Neuf* (Editions Spes).

On serait presque tenté de reprocher à M. Wilbois la rigueur de son analyse, qui l'a fait au long de 330 pages au texte serré se garder de tout escamotage de difficulté, de toute simplification psychologique, de toute conclusion prématurée. Certains en jugeront son livre un peu indigeste. Il nous présente vraiment l'existence de son héros dans son entière complexité, dans l'enchevêtrement de ses mobiles parfois opposés, — mais cela, c'est la vie, c'est la réalité même, — suivant cette ligne durement brisée qui est celle de toutes les ascensions. Et cette ascension qu'il réalise dans le dépouillement non pas seulement des affections et des liens humains, mais de son moi, de ses plus secrètes attaches à sa volonté propre, l'auteur ne nous la présente pas comme achevée, il nous laisse entendre simplement qu'au terme d'épreuves crucifiantes, la cime entrevue se découvre enfin. Quand l'Innommé dont il retrace la vie le quitte, sa confession achevée, pour aller vers son nouveau destin, c'est en ces termes qu'il clôt les brèves réflexions qu'elle lui a inspirées :

Pendant quelques instants, je distinguai sa silhouette dans la brume du trottoir. D'abord, il s'éloigna en hésitant, puis son pas parut plus décidé, enfin il se redressa en écartant les bras et il disparut dans la nuit. Autour de lui montaient de l'ombre tous les appels des malheureux qui rient ou qui souffrent, mais dont les rires sont plus implorants que les cris, et qui n'ont crucifié leur Sauveur que parce que, sans le savoir, ils avaient faim et soif de sa chair et de son sang. En réponse à la rumeur de la ville, vers l'homme qui venait de me quitter un appel d'une autre espèce me parut descendre. Peut-être au coin d'une rue a-t-il enfin entendu derrière lui : « Quitte tes filets et suis-moi ». A ces mots, doux comme une caresse et irrésistibles comme la tempête, il a encore voulu se boucher les oreilles, mais tout de même il s'est arrêté, il s'est retourné, il a rebroussé chemin, et à la plaie que portait au côté le passant qui lui avait parlé il a enfin reconnu celui dont il est écrit qu'il viendra comme un voleur.

L'auteur de *La Femme pauvre* — cette autre évocation impérieuse de la rigueur d'une vie chrétienne éprise d'héroïsme — eût aimé pareille conclusion et le livre qui la prépare, comme l'aimeraient sans nul doute, parmi les vivants, un Papini, un Claudel, un Baumann, tous ceux qui ont illustré dans leurs autobiographies ou dans leurs meilleures œuvres les exigences ascétiques et cependant porteuses de joie d'un christianisme qui se sait héritier des martyrs. Nous sommes évidemment très loin ici de la religiosité trouble et des fadeurs supposées édifiantes de romanciers qui jouent du titre de « catholiques » pour contenter des clientèles diverses. A égale distance de ces deux perversions du goût et du sentiment chrétien, Joseph Wilbois se classe avec *l'Homme qui ressuscita d'entre les vivants* parmi les grands écrivains humains, simplement.

Je dis bien : les grands écrivains, et non pas seulement les constructeurs puissants ou les pénétrants sociologues. Car ce qui fait le prix de son roman, c'est sans doute la forte pensée dont il est plein, mais c'est surtout le style. Un style dru, vigoureux, aux raccourcis saisissants, aux étonnantes trouvailles de mots, dépouillé de toute grâce adventice comme de ces excès verbaux qu'affectionnait Léon Bloy, mais où les définitions classiques sont bousculées, où l'ironie atteint à la grandeur et la satire à l'émotion la plus contagieuse. C'est que derrière le philosophe qui démonte patiemment un caractère pour nous en laisser voir les ressorts cachés et qui n'a pas au hasard fait de son héros un chirurgien doublé d'un lettré, habitué à la dissection des corps et des idées, nous discernons toujours l'homme à la sensibilité frémissante, qui sait le prix infini d'une seule âme et que telle goutte du sang divin a été versé pour elle.

Dans une intervention à la Semaine des Ecrivains catholiques

de 1922, je crois, M. Wilbois se plaignait de l'étroitesse d'inspiration des écrivains appelés bien à tort « d'imagination », impuissants à renouveler leurs thèmes d'analyse et tandis qu'ils ressassaient leurs éternelles histoires d'adultère, passant à côté sans les voir des grands drames sociaux et des plus hautes tragédies morales de l'époque contemporaine. Dieu merci, il est quelques romanciers, en France et ailleurs, qui ont su tout de même s'en aviser, mais c'est le petit nombre. M. Wilbois prévoyait-il dès cette époque qu'il joindrait un jour lui-même l'exemple au précepte? Peut-être, car *l'Homme qui ressuscita d'entre les vivants* est un de ces livres remplis de l'expérience de toute une vie, fruit d'une lente élaboration et que l'on ne conçoit pas écrits sur commande. C'est aussi pourquoi il se pourrait qu'il marquât seulement une parenthèse dans la carrière de son auteur et que celui-ci ne revînt plus au roman. Mais les admirateurs que le premier aura suscités le convaincront sans doute que ce serait grand dommage pour la littérature universelle.

MAURICE VAUSSARD

Les Etats-Unis en 1928

(Synthèse américain.)

Ce qui suit est traduit de la nouvelle édition de la *Géographie élémentaire*, publiée par Mc Murry et Parkins.

* * *

* Une année ne passe pas sans que sévise la famine dans quelque partie du monde. Des milliers de personnes meurent annuellement dans des coins de la Chine ou des Indes, parce qu'elles n'ont pas assez à manger. D'autres, dans ces mêmes pays, ont rarement toute la nourriture qui leur serait nécessaire.

Dans notre pays, la famine est inconnue. Non seulement, nous avons des variétés de nourritures beaucoup plus nombreuses que la plupart des autres peuples, mais nous avons une beaucoup plus grande quantité des nourritures les meilleures. Les statistiques permettent de comparer notre consommation de sucre avec celle des autres pays. (N. B. — Etats-Unis, 100 livres par tête d'habitant; Angleterre, 70 livres; France, 52 livres; Allemagne, 47 livres; Italie, 15 livres.) Un abondant usage de sucre atteste que nous avons plus de pâtisseries, plus de gâteaux, plus de crème à la glace que les peuples qui emploient moins de sucre.

La viande est un autre aliment essentiel que nous consommons largement. Un pays qui absorbe beaucoup de viande est réputé avoir un *standard of living* élevé. Les statistiques montrent à cet égard notre situation par rapport aux autres pays. (N. B. — Etats-Unis, 183 livres par tête d'habitant; Angleterre, 127 livres; France, 115 livres; Allemagne, 95 livres; Norvège, 65 livres; Espagne, 63 livres; Italie, 48 livres; Japon, 5 livres.)

Au début de 1927, il y avait un peu plus de 27 millions d'automobiles dans le monde. Plus de 22 millions, soit à peu près les quatre cinquièmes, circulaient aux Etats-Unis.

Si tous les Américains désiraient se faire véhiculer en même temps, on pourrait les embarquer tous et n'avoir que cinq personnes dans chaque voiture. Mais si tous les Chiliens voulaient rouler en automobile tous ensemble, il en faudrait 221 par voiture. En Chine, il y aurait 23,000 personnes par automobile.

En ce qui concerne les postes de T. S. F. — Si nous désirions, tous à la fois, entendre parler le Président, nous devrions nous trouver à 18 devant chaque poste récepteur. Mais si les Anglais voulaient, tous en même temps, entendre parler leur Roi, ils devraient se grouper à 28 autour de chaque poste (33 en Suède, 45 en Allemagne, 50 en France).

Environ les cinq huitièmes de tous les téléphones du monde se

trouvent aux Etats-Unis. Il y a une moyenne de 200 messages téléphoniques par personne et par an dans ce pays. En Allemagne, il n'y en a que 30 par an et par personne; en Angleterre, 25, et en France, 21.

Un autre tableau montre, sur différents totaux mondiaux, le pourcentage de divers produits que l'on trouve ou que l'on emploie aux Etats-Unis. La population de ces Etats ne constitue que le seizième de la population du globe. Mais elle absorbe, à elle seule, le quart de la production mondiale du sucre.

Les Etats-Unis détiennent les 5/8 des téléphones du monde, les 3/8 des chemins de fer, les 4/5 des automobiles. En outre, ils emploient 1/4 de tout le sucre, les 3/4 de tout le caoutchouc, les 4/5 de tout le pétrole produit en un an. Notre peuple jouit de plus de confort dans sa maison, et mange de meilleure nourriture que n'importe quel autre peuple au monde.

Une des raisons de cette situation est le volume et la variété de notre production agricole. Notre pays s'étend du Nord rigoureux au Sud tropical. L'Est du pays est humide, et l'Ouest est sec. L'étendue moyenne de la ferme américaine est de 60 hectares. Dans quelques pays neufs, tels que le Canada, l'Australie et l'Argentine, les fermes sont aussi étendue ou plus étendues que les nôtres. Mais ces dernières sont, en moyenne, plus importantes que celles de tout autre grand pays au monde.

L'importance de nos fermes rend possible l'usage des machines, nous permettant de produire beaucoup plus, par homme, que presque tout autre pays. Un travailleur agricole américain produit douze tonnes de céréales par an. La production moyenne du travailleur agricole dans les autres pays du monde est seulement de 1,40 tonne.

Chaque fermier et chaque ouvrier agricole, en Amérique, nourrit en moyenne, en dehors de lui-même, neuf personnes aux Etats-Unis et une personne à l'étranger. Certains pays produisent plus de récoltes par acre (40 ares) cultivé, mais aucun ne produit tant que les Etats-Unis par tête de travailleur rural.

Une autre raison de notre richesse réside dans le fait que nous nous suffisons à nous-mêmes. A part le sucre, nous produisons tous les produits nécessaires à notre alimentation.

La plupart de nos ouvriers, gagnant plus que les ouvriers de la plupart des autres pays, sont capables de s'acheter beaucoup plus de choses que ces derniers. La principale raison en est, probablement, que l'ouvrier moyen de chez nous dispose, pour l'aider, d'une puissance de quatre chevaux-vapeur en moyenne. S'il travaillait en Angleterre, il ne disposerait que de deux chevaux-vapeur; au Japon, il n'en aurait qu'un.

Non seulement, nous possédons un matériel mécanique imposant, mais nos machines sont admirables dans ce qu'elles réalisent. Par exemple, nous pouvons décharger un navire de minerais sans devoir employer de pelle. Dans certains de nos ports, un wagon rempli de charbon peut être levé et renversé pour être vidé d'un coup dans un bateau.

Nous avons des machines à l'extrémité desquelles un homme introduit un ruban d'acier; à l'autre extrémité, des vis complètement terminées sont recueillies dans des boîtes. D'autres machines font des bouteilles de verre en une opération. Une machine particulièrement intéressante place et soude les couvercles de boîtes à conserves. Le pain est enveloppé mécaniquement dans du papier ciré. Dans beaucoup de nos fabriques alimentaires, les produits ne sont pas touchés par l'homme depuis le début jusqu'à la fin des opérations. Les machines à additionner sont devenues d'usage courant, et nous possédons même une machine capable de résoudre les problèmes d'arithmétique les plus compliqués.

Dans les plus modernes de nos filatures, un simple ouvrier parvient à surveiller de vingt à trente métiers à la fois. En Europe, un ouvrier en surveillance rarement plus de six, et aux Indes, il arrive fréquemment de voir un homme et un aide par métier.

En moyenne, un mineur américain extrait environ 4 1/2 tonnes de charbon par jour de travail. En Angleterre, et en Allemagne, la moyenne est d'une tonne, et en France, de 5/8 de tonne.

La conséquence de l'usage extensif de machines et de l'habileté de nos ouvriers, c'est que nous produisons une très grande part des marchandises mondiales. Tandis que notre population ne représente que le seizième de la population du globe, nous produisons les 3/5 du cuivre, à peu près les 5/8 du fer et de l'acier. Nous produisons plus de la moitié du coton du monde, et un quart du blé. Le fait que nous produisons la moitié de la puissance électrique

du monde prouve à quel point notre peuple use de l'électricité pour l'éclairage et la force motrice.

Etant donné que nous produisons une telle part des matières brutes et des marchandises du monde, nous avons beaucoup de choses à vendre à d'autres pays. Nous envoyons la moitié de notre coton, environ, à l'étranger.

Un autre grand avantage que nous avons consiste en notre très grand approvisionnement en matières premières. Mais en dépit de nos énormes réserves de minerais les plus communs, tels le charbon, le fer et le cuivre, il en est d'autres dont nous sommes presque dépourvus. La potasse et les nitrates sont de ce nombre; nous sommes tributaires de l'Allemagne et du Chili à cet égard.

Nous manquons également d'autres minerais d'usage beaucoup moins important si nous le comparons à celui du fer, mais qui sont pourtant indispensables à certaines industries. Nos aciéries, par exemple, en sortiraient difficilement si nous ne pouvions pas importer du manganèse. De même, nous retirons presque tout le nickel dont nous avons besoin du Canada. L'étain, l'asbeste et le platine sont d'autres matières que nous devons acheter à l'étranger.

Evidemment, notre excédent d'une part nous permet de nous procurer facilement le manquant d'autre part. Mais il y a une difficulté pourtant. Que peut-il arriver si nous sommes en guerre avec le pays producteur de quelque minéral dont nous avons besoin? Même si nous ne sommes pas en guerre, d'autres hostilités peuvent troubler notre commerce avec ce pays. En 1914, 1915 et 1916, par exemple, avant notre participation à la grande guerre, l'Allemagne était à tel point encerclée par ses ennemis que notre ravitaillement en potasse fut sérieusement compromis. Nos fermiers, de ce chef, eurent à payer des prix fort élevés pour leurs engrais. Cela ne montre-t-il pas l'importance qu'il y a, non seulement de ne pas entrer en guerre nous-mêmes, mais aussi d'essayer d'un tenir les autres éloignés?

L'étendue et la situation de notre pays, nos méthodes de travail et nos ressources minérales ont grandement contribué à notre richesse. Mais il est d'autres raisons encore à notre succès. Une de celles-ci c'est que, relativement à la superficie de notre territoire, nous avons une petite population. La superficie des Etats-Unis est à peu près égale aux trois quarts de celle de l'Europe, mais l'Europe a une population plus de quatre fois supérieure à la nôtre. La superficie de l'Inde est d'un peu plus de la moitié de la nôtre, mais avec une population qui est près du triple de la nôtre. Là où la population est dense, le sol doit produire plus pour nourrir le peuple. Plus d'engrais et plus de travail sont nécessaires. C'est spécialement vrai des vieux pays, dont le sol s'appauvrit.

Une autre raison de notre prospérité est notre ignorance d'un système de classe ou de castes. Un de nos articles de foi les plus ancrés, c'est qu'un homme a autant de droit à la réussite qu'un autre. Le degré d'élevation dans la vie, pour chacun de nous, dépend principalement de nous-mêmes.

C'est pourquoi, notre peuple travaille plus fort, sachant qu'il n'est pas de limite à la situation et à la prospérité auxquelles chacun peut atteindre. Un homme peut débiter avec une petite parcelle de terrain et presque rien d'autre. S'il est honnête et s'il réussit, nous le respectons tous et nous pourrions l'élire à une charge importante (1).

* * *

Au style, dont j'ai voulu respecter la simplicité évangélique et à certains exemples qui illustrent le précédent exposé, on aura compris que le tableau d'ensemble brossé, telle une fresque prodigieuse par MM. Mc Murry et Parkins, est destiné à instruire les écoliers américains des ressources et des activités de leur pays.

Mais si le factum fut conçu pour des enfants américains, il ne manque pas d'intérêt pour des adultes européens, bien que ces derniers dussent être assez vexés de voir, tout le long du chemin, leur pauvre mère Europe faire figure de poussoir et contribuer à mettre en relief la supériorité américaine.

J'ai cru instructif de reproduire les chiffres repris dans cet abrégé de la prospérité des Etats-Unis. S'ils sont exacts (et jusqu'à preuve du contraire, pourquoi pas?), ils nous rappellent ou nous

(1) Petite question : même si ce citoyen honnête est nègre?

rèvent l'extraordinaire richesse, et l'immense appétit de ce peuple de 120 millions d'hommes, dévoreurs de sucre, avaleurs de viande, automobilissimes, sans-filistes enragés, caoutchoucophages, téléphonomanes, absorbeurs de pétrole, — j'en passe, et des meilleurs.

Le bon lecteur aura constaté comme moi, avec envie, que l'Américain est l'être qui jouit du plus de confort dans son home, et qui mange la meilleure nourriture *in the world*; son machinisme perfectionné l'aura émerveillé (bien que la machine à vis ne vienne pas à la cheville — si j'ose dire — de la fameuse machine à saucisses, célèbre depuis longtemps); mais ce qui, par dessus tout,

aura ému le bon lecteur, c'est d'apprendre les raisons de haut idéal qui doivent inspirer le pacifisme américain.

Le bon lecteur...

Mais il est assez grand pour trouver seul mille et un sujets de méditation, sur l'un ou l'autre point du texte que je viens de lui livrer.

Et qui sait, si, au cours de sa méditation, il ne lui passera pas furtivement, sur les lèvres, un sourire.

VICOMTE CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Du doute à la contemplation

Dans cette chronique hebdomadaire où l'auteur obtient l'audience de tant de bons esprits et durant ce temps du carême consacré par l'Eglise aux graves pensées, lui sera-t-il permis de retenir leur attention sur une âme d'élite qui a joui du vol plané dans les plus hautes régions de la spiritualité, sur une mystique contemporaine. On est tellement écoeuré ou exaspéré, selon son tempérament, par l'abus sacrilège de ce mot de *mystique, mysticisme*, fourré partout, jusque dans l'érotologie — l'auteur des *Fleurs du mal* vient d'être proclamé docteur en mystique de l'amour — qu'il est bon d'opposer à ces élucubrations insanes devant lesquelles se pâme l'imbécile troupeau des gendelettes, un véritable cas de mystique.

Je veux parler de *Sœur Claire de Jésus*, religieuse professe du Monastère de Saint-Jean d'Angély, de la Congrégation bénédictine. De cette âme d'élite, le R. P. Joret, dominicain a dit, dans la préface de sa Vie racontée par E. Misserey : « Une des plus belles fleurs de ce bouquet d'âmes mystiques que notre âge de scepticisme et de matérialisme a vu s'épanouir pour Dieu et embaumer le jardin de la Sainte Eglise. »

Nous sommes tellement rongés de kantisme et imbus d'hypercritique! Si nous ne palpons pas l'authentique document, nous restons incroyables aussi obstinés que l'apôtre Thomas. Dans l'espèce, nous sommes royalement servis.

Saint-Jean d'Angély n'est pas au bout du monde. Vieille petite ville monastique, au département de la Charente, pas très loin de La Rochelle, elle s'est formée dès le XII^e siècle autour d'un monastère organisé par Pépin, roi d'Aquitaine, au IX^e siècle. La religieuse qui y passa sa vie appartient à une famille bourgeoise bien connue, elle est tout à fait notre contemporaine; née en 1804, il y a cinq ans à peine qu'elle est morte. Pourquoi donc cette hâte à publier sa vie? Les éditeurs de cette très intéressante collection *Pax*, qui a déjà tiré de si belles pages des trésors cachés de l'ascèse, de la mystique et de l'histoire bénédictines, comme leur écrivait le Cardinal Gasparri, au nom du Saint-Père, ont jugé que cette histoire d'une âme serait d'autant mieux reçue par le public, naturellement soupçonneux et défiant, qu'elle est vérifiable par tous ses témoins encore présents. Ils ont estimé qu'il y avait profit à laisser s'échapper en dehors des étroites limites du cloître le parfum de ce vase d'élection.

Voici ce qui fait de cette jeune mystique un être d'exception, un trophée extraordinaire de la grâce, une preuve vivante de la puissance divine qui se joue, quand il lui plaît, des résistances de la nature. Cette âme que le divin ravisseur a emportée dans son aire au sommet de la contemplation, c'était une sceptique, une jeune cerveline piquée de rationalisme, une de ces intellectuelles précoces, je n'ose pas écrire snobinettes, mais j'y pense, infatuées de leur moi connaissant, s'arrogeant le droit de tout lire, fières de rencontrer l'objection, plus fières de la faire valoir, n'appelant la religion à la barre de leur jugeotte que pour la débouter de sa cause. La jeune fille émancipée, la toque un peu de travers, frondeuse, tranchante, aimant à discuter, provoquant la discussion avec son

père, faisant une moue dédaigneuse à sa mère qui lui présente des ouvrages de piété : « Bon pour des religieuses! » telle est Suzanne B.

Sa première communion dans un milieu d'honnête et même chrétienne bourgeoisie, mais sans ferveur, passe inaperçue dans sa vie. Puis, de plus en plus, jusque vers l'âge de dix-huit ans, elle se laisse, avec complaisance, entamer par le doute. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, le Christ, l'Eglise, les Sacraments : tout pose devant sa jeune raison qui se prétend la mesure de tout, même du divin, des « pourquoi » et des difficultés insolubles. Toute la religion lui apparaît farcie de considérations inaccessibles et de vagues chimères.

Elle s'en va vers l'incrédulité totale. Sa loyauté s'interroge sur le minimum de pratique religieuse auquel elle reste extérieurement attachée et elle est prête à lâcher tout. Une victime de plus de cette éducation superficielle qui ne cultive pas la faculté religieuse de la jeune fille, ne la nourrit pas de la sève d'une forte doctrine, mais se borne à intéresser la sensibilité et l'imagination par de belles cérémonies et des lectures de pacotille.

Hautaine et glaciale, elle a gardé d'ailleurs la blancheur de son hermine, ne fût-ce que par un sentiment de dignité personnelle. Tête solide, volonté ferme, cœur qui ne se rend pas, assez repliée sur elle-même, et s'ancrant chaque jour dans le doute : la voilà telle qu'elle était, quand soudain, Dieu s'empara d'elle et en fit sa proie.

* * *

Comment s'est accompli le passage de la nuit à la clarté du jour? Comment celle qui ne voulait pas jouer la comédie, délibérément avec elle-même si elle n'allait pas décidément quitter la religion, recouvra-t-elle la foi dans son intégrité, l'espérance dans sa robustesse, la charité surtout avec ses embrassements?

Hélas! il y a là une lacune. Le précieux *Carnet* qu'elle tint à jour jusqu'à sa vie conventuelle est muet sur ce passage essentiel. Il semble bien qu'aucun fait extérieur ne soit intervenu et que la crise tout intérieure s'est dénouée silencieusement entre Dieu et elle. Une prière avait jailli du fond de son être tourmenté qui se voyait acculé à l'abîme du néant et reculait d'épouvante :

« O mon Dieu, si réellement vous existez, accordez-moi la foi; si l'Eglise catholique est votre Eglise, voulue et établie par vous, faites que je croie en elle. » C'est, sans doute, au point aigu de la crise qu'elle a lancé vers le ciel ce cri presque désespéré. Il fut exaucé. Dieu répondit. Dans la nuit profonde se leva une étoile. Celui-là même qui dans l'Apocalypse s'appelle « l'Etoile matinière » : Jésus-Christ.

Renversée de la fière monture de son orgueilleuse raison sur je ne sais quel chemin de Damas, dans une seule et même intuition elle vit le Christ et le Christ souffrant par amour. Et, du même coup, elle conçut la foi la plus radicale en Jésus et l'ardent, l'impétueux désir de répondre à son amour par la souffrance. Voilà le trait enflammé qui transperça son orgueil et son cœur.

D'emblée, sans ombre de tergiversation, elle comprit que le christianisme étant la vérité, la vérité totale et divine, il fallait non pas papillonner tout autour, mais l'étreindre jusqu'à la moelle, le vivre dans toute sa réalité crucifiante. Si elle avait trouvé le Ressuscité, ce n'était pas pour l'ensevelir à nouveau dans le tombeau

de son âme, mais pour le manifester autour d'elle par une action incessante.

Ce n'est pas à dire que cette reconquête de sa vie par la foi la dispensa de l'effort. La lutte, une lutte violente, s'imposa tout de suite contre le séducteur infernal qui a des voix de sirène, contre son naturel hérissé d'amour-propre.

Mais surgit aussitôt la grande question : qu'allait-elle faire ? Qu'allait-elle devenir ? Néophyte du baptême de feu, où et comment allait-elle dépenser son activité débordante ? Et voici qu'un long drame va s'ouvrir dont sa conscience sera le théâtre.

Les conseils évangéliques ont été formulés par le Christ, c'est l'appel qu'il adresse aux âmes vaillantes, généreuses, intrépides. Suzanne ne pouvait écarter cet idéal. Et, cependant, à ses yeux s'attachait une sorte de dépréciation de l'état religieux, le voile lui paraissait abriter des âmes médiocres, paresseuses, des intelligences courtes, petites, et cette profession lui offrait un aspect humiliant qui la repoussait. N'est-ce pas, lui semblait-il, une vie diminuée où l'esprit s'atrophie, une vie de passivité où l'activité se paralyse ? Cinquante objections se pressaient dans son âme, cinquante réponses s'y entrecroquaient contre ces idées. Quel douloureux déchirement ! Et l'instinct de la maternité se révoltait en elle contre le vœu de virginité. A la vue d'un bébé sur les bras d'une mère, elle tressaillait. Ce doit être si bon de former l'intelligence d'un fils, de faire de son enfant, du fruit de ses entrailles, un homme, un catholique, un Français ! Mais une voix s'éleva en elle qui lui révéla la sublime fécondité de la vierge, la maternité spirituelle capable d'engendrer une postérité innombrable d'âmes données à Dieu.

Sur la petite raison raisonnante, la foi à l'Évangile remporta la victoire. Soudain, comme les goélands qui survolent les flots houleux, elle s'élança vers le ciel. Elle saisit la vie religieuse dans la noblesse de son idéal. Elle comprit qu'au fond rien n'est, petit ni grand, que l'âme est la mesure de tout par son amour.

Mais, devant le parti à prendre, devant le choix à faire entre les formes si diversifiées de l'état religieux, ses hésitations redoublèrent : Dieu avait heureusement placé sur son chemin un prêtre qui la comprit et la dirigea sûrement par la voie royale du sacrifice.

* * *

Le 12 août 1918, en la fête de la séraphique Vierge d'Assise, elle s'en fut, à la grille de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame-des-Anges, solliciter de la Mère Abbesse quelques livres adaptés à ses besoins spirituels. Première entrevue dans laquelle, pour la première fois, elle exprime son désir du cloître, son aspiration vers une vocation de souffrances expiatoires, tout en ajoutant qu'elle ne savait encore où Dieu l'appelait. Son esprit allait de l'effacement de la visitandine au dépouillement de la clarisse, de la contemplation du Carmel à la liturgie des filles de saint Benoît et elle eût voulu fondre en un tout ces modalités diverses de l'idéal évangélique.

Avant même d'avoir jeté son dévolu, elle s'ouvrit à sa mère de sa résolution d'entrer au convent. C'était le 17 novembre 1918, le jour de joie délirante où tous les peuples alliés fêtèrent l'armistice et il suffit de la révélation de Suzanne à sa mère pour le transformer en un jour de deuil. M^{me} B. partageait ce sentiment si généralement répandu parmi les chrétiennes du monde qu'abandonner d'emblée son enfant entre les bras du premier venu, un monsieur très chic par ailleurs, n'est rien en comparaison de la folle témérité qui, après un long temps d'épreuve, l'abandonne à Dieu. M. B. croyait à un accès de folie qui le surprenait chez une tête très pondérée. Le grand-père jeta les hauts cris comme devant un scandale qui déshonorait sa famille. Il fallut éclairer ces aveugles, user ces résistances ou braver les menaces d'une éternelle rupture. Bref, Dieu aidant, les consentements furent donnés ou arrachés et Suzanne s'orienta vers le cloître bénédictin. La pauvre enfant dut beaucoup souffrir et faire souffrir. Les adieux furent cruels, mais son calme courage invincible. Elle voulut, avant de quitter le monde, donner un dernier regard à une propriété de campagne que ses parents possédaient à Champagne. Je ne résiste pas, pour donner une idée de sa fraîcheur d'âme, au désir de communiquer aux lecteurs le début du petit poème, éclos, à cette occasion, sous sa plume, le soir même de cette ultime visite à Champagne.

« Que de beauté, mon Dieu, vous avez mise dans la nature ! L'oiseau qui chante, le martinet, ce bénédictin de l'azur, qui s'élança dans les solitudes criant son amour, la ramure qui fris-

sonne, les sous-bois mystérieusement éclairés, image de l'âme qui médite, la haie qui embaume, la fleur qui éclôt, le brin d'herbe où perle une goutte de rosée, l'insecte qui bruit... tout force à la louange et à l'adoration.

» Et la nuit... la nuit à la campagne ! Mystère... quel calme ! La nature baignée des pâles clartés de la lune, le crissement ininterrompu des grillons, la barre des grenouilles qui coassent, au loin, la cloche argentine du crapaud... dans le lointain une charrette qui s'éloigne, un chien qui aboie... et c'est le silence. La caille, parfois, lance son triote... et le silence reprend. Silence qui chante l'amour de Dieu. L'âme se dilate, s'apaise, se volatilise, s'unit à son Créateur. »

Les débuts du régime monastique lui furent adoucis par la maternelle sollicitude de ses supérieures et la cordialité de ses compagnes. Elle se plongea dans la vie commune, selon son expression, assoiffée d'humilité, d'effacement, d'obéissance. Elle s'abaissa dans son néant, ce qui n'est pas héroïque, mais se mit aux pieds de toutes, courbant la superbe, broyant le moi récalcitrant, martyrisant dans tous les détails et à petit feu l'amour-propre toujours rebelle, — et cela est héroïque.

Elle prit l'habit, le 27 décembre 1919, en la fête de saint Jean et fit profession publique, le 2 janvier 1921. Elle avait pris pour devise : *Deus et animae, Dieu et les âmes.*

Toutes les vertus monastiques brillèrent en elle de tout leur éclat, surtout l'humble détachement de soi, la soumission, la pénitence, la pauvreté. Elle est par dessus tout dévorée d'amour et ne trouve de soulagement à cette insatiable passion que dans la souffrance. On a beau s'étonner, n'y rien comprendre, si l'on croit comme le monde que l'homme, captif des sens, ne peut s'éprendre que de la beauté sensible. Par delà la foule des chrétiens qui bornent leur charité effective à l'accomplissement plus ou moins parfait de la volonté divine, il y eut toujours des cœurs embrasés d'un feu violent.

« Jadis, rappelle très opportunément M. Misserey, c'était un François d'Assise qui pleurait d'amour le long des sentiers de l'Ombrie ; c'était Jean de la Croix rythmant son cantique spirituel : « maintenant, tout mon exercice est d'aimer », ou Catherine, la vierge siennoise, qui jetait aux échos son *Cristo amore*, *Cristo amore!* En chaque siècle se déroule, souvent longue, la théorie des créatures éprises de l'éternelle Beauté. Dédaignées, raillées par tant d'autres qui devraient les imiter, elles vont leur chemin, sans calcul ni analyse, disant à Jésus, avec l'angélique Marie Eustelle : « Je vous aime parce que je vous aime ! »

Sœur Claire de Jésus appartient à ce chœur virginal, elle aime du plus grand amour. Entendez ce trait charmant d'une compagne : « Lorsque, dans mes lectures, je rencontrais de beaux passages concernant l'amour, je les lui aurais volontiers communiqués, mais je n'osais, ayant l'impression que son âme ne pouvait soutenir un plus grand poids d'amour. Car, je la devinais parfois délicieusement accablée sous ce divin fardeau. A plusieurs reprises je l'entendis gémir : « Oh ! que cela fait mal d'aimer ! »

* * *

Le « secret du Roi » lui échappa un jour comme par une fissure au cours d'un entretien avec le supérieur de la communauté, alors vicaire général à la Rochelle. Frappé de son état d'âme, il interrogea d'autorité, il exigea une relation de sa vie intérieure et il apparut par ses réponses, imprégnées de la plus sincère humilité, que cette petite religieuse, dont l'attitude extatique devant l'Hostie et le recueillement habituel avaient ému son entourage, était favorisée par Dieu de ce don sublime de la *contemplation infuse*, ou oraison de quiétude. Je n'ai pas à la décrire ici, et pour ce faire je ne pourrais que copier les maîtres en ce sujet réservé, je veux néanmoins saisir cette occasion de rappeler que là, dans ce mode transcendant d'oraison, git cette vie mystique dont on parle et écrit à tort et à travers. Sœur Claire de Jésus ne pénètre dans l'abîme de la divinité que par l'humanité du Christ. Elle connaît Dieu expérimentalement, elle le sent proche d'elle par ces sens spirituels de la vue, de l'ouïe, du toucher, comme disent les écrivains spécialistes. Elle se tient aux pieds de Jésus. Elle colle ses lèvres à son divin côté, elle lui est totalement et foncièrement unie. Jésus la prend, et alors c'est un grand calme, une paix profonde, parfois une souffrance aiguë dans une joie intense. Aux pieds de Jésus, elle se perd en Dieu. Quelquefois un mot la soulève, elle commence « Père éternel » et soudain, c'est comme si des horizons

infinis s'ouvraient devant son âme, qui pourtant ne voit rien, mais respire, en se dilatant, comme on le fait sur les sommets balayés d'un grand vent.

Les pages qu'elle a été contrainte d'écrire par obéissance répondent parfaitement de point en point aux descriptions des grands mystiques. Deux évidences éclatent dans ces états prodigieux : la connaissance mystique n'a rien de commun avec le procédé analogique par lequel notre intelligence parvient à la connaissance de Dieu. Ensuite, cet état mystique ne peut s'originer qu'en Dieu lui-même. Lui seul par sa vertu souveraine peut créer cette imbibition, cette fusion, cette identification en quelque sorte de l'âme et du divin où nous pouvons prendre quelque idée de ce que sera la vision béatifique.

Est-ce toujours, néanmoins, un torrent de délices qui accompagne cette invasion de l'âme par Dieu? Non, écoutez ces paroles révélatrices : « Quelquefois cette impression de détresse intérieure est si intense qu'il me semble vraiment éprouver en mon âme quelque chose d'analogue à ce que je sentirais si je me noyais. Je m'enfonçai... je m'enfonçai... c'est glacé... c'est noir. J'essaie de dire : « Jésus, Jésus! » C'est comme si je me cramponnais à une planche, et cela me donne une seconde d'accalmie. Quelquefois un éclair de joie traverse et la désolation me submerge encore. Dans son intensité la plus violente, cet état dure peu, mais il se prolonge souvent longtemps et douloureux, si douloureux que les premières fois je ne croyais pas qu'on puisse résister et vivre ainsi! »

Et son amour triomphe « Dieu est bon infiniment! Je ne voudrais pas être dans un autre état, je l'en remercie de tout mon cœur. » Je renvoie avec confiance le lecteur à ces pages étonnantes, d'un accent de sincérité incontestable et qui font plonger même le profane dans les profondeurs du surnaturel.

Sœur Claire fut bientôt prise du mal du pays, elle ne put résister à la nostalgie du ciel. Le médecin diagnostiqua une paratyphoïde. C'était une autre fièvre qui la consumait. Elle exhala son dernier souffle, le jour de son Père saint Benoît, le 21 mars 1923. La petite orgueilleuse rationaliste était devenue la plus humble des religieuses. La pauvre petite novice était devenue une des plus sublimes mystiques. Le livre qui raconte cette odyssée d'une âme, ce merveilleux itinéraire, qui d'ailleurs est tissé de citations de l'héroïne elle-même, est de nature à raffermir la foi, à rendre Dieu plus présent. L'expérience mystique, aussi fortement documentée, est une victorieuse apologétique.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Robespierre

De la conférence prononcée à Paris à la « Société des Conférences », par M. Louis Madelin (Revue hebdomadaire) :

Maximilien fut un honnête homme, droit, convaincu, de mœurs chastes et de foi entière; il a été cependant pour ce pays-ci un fleau de Dieu; je ne connais rien de plus atroce que le cas de cet homme pur qui a répandu le sang sans aucun scrupule et sans aucune passion — par un imperturbable et incommensurable orgueil.

L'orgueil — c'est le trait dominant que ses amis même ont aperçu chez lui et dès ses jeunes années.

C'était un triste : de cette tristesse son enfance livre le secret. Maximilien n'avait que sept ans quand, sa mère fauchée par la mort, son père, avocat au barreau d'Arras, disparaissait sans qu'on ait jamais su où il était allé se laisser mourir de chagrin. Le grand-père maternel avait recueilli les quatre enfants : ils s'étaient élevés sans joie. La douleur qui n'adoucit pas durcit : Maximilien s'était durci à sept ans : de cerveau scolaire, il avait été un de ces élèves qui enthousiasment les maîtres; ç'avait été un fort en thème au collège des Oratoriens d'Arras et, plus encore, à Louis-le-Grand où l'abbé de Saint-Waast l'avait désigné pour une bourse. Il avait complété ses études par celle de la procédure, clerc avec son futur adversaire

Brissot, chez M^e Nollet, procureur, qui est mon bisaïeul. Pauvre et grave, il était susceptible d'enthousiasme; il avait adopté un maître, Rousseau, et ce fut plus que son maître, son saint; le jeune homme, âgé de dix-neuf ans, sachant le vieux philosophe réfugié, malheureux et aigri, à Ermenonville, en fit le pèlerinage; de l'entrevue avec le philosophe de Genève, il était sorti un fanatique. Jean-Jacques l'avait tour à tour rudoyé et flatté; il lui avait défini la vertu. De ce jour, Maximilien érigea la vertu en dogme. De cette entrevue sont peut-être nés les plus grands malheurs.

C'était un petit homme grêle, dont le front démesuré et un peu fuyant s'encadrait d'une chevelure roulée, toujours soigneusement poudrée; les yeux verts clignotaient, car il était abominablement myope, obligé de porter des lunettes qu'il levait sans cesse sur ce front pâle; le nez un peu écrasé du haut et la bouche renflée dans une face courte lui faisaient une mine chafouine, — une tête de chat fâché, disent plusieurs témoins. De taille bien prise dans sa petitesse, il était de gestes un peu étriqués. Toujours dressé sur ses hauts talons, il ne perdait pas un pouce de cette petite taille : il était élégant non sans afféterie, toujours soigneusement pincé dans des habits de couleur, la jambe cambrée dans les bas fins avec des façons de petit maître. Ce qui dans cette figure prévenait, c'était l'expression perpétuellement glacée et pontifiante. Son orgueil presque naïf perceait dans cette gravité importante qui, chez un jeune homme de trente ans, stupéfiait par sa constance. Il ne semblera jamais aborder la tribune — celle des assemblées ou celle des clubs — que comme un mont Sinai d'où va, par sa bouche, descendre la loi.

La démocratie sortait de toutes ses conclusions : il se tenait pour le défenseur du peuple. Le peuple! Le mot revient mille fois, mille fois dans les cinquante discours de ce petit bourgeois correct. Mais jamais Maximilien ne se figurera le vrai peuple, ne voudra même le voir, souvent cordial, féroce parfois, susceptible d'enthousiasme et de cruauté, capable des pires folies ou des plus beaux gestes. Jamais il ne descendra dans la rue, ne se mêlera jamais comme Desmoulins, Danton et cent autres, à la populace. Il en redoutera le contact, même quand elle l'acclamera. Le peuple qu'il aime et vante, c'est un peuple idéal et presque conventionnel. « Voulez-vous calmer le peuple, parlez-lui le langage de la justice et de la raison. » C'est du Rousseau. « O peuple bon et généreux... » écrit-il sans cesse et, pour lui montrer son estime, détestant tutoyer, il ne tutoiera longtemps que le peuple, mais comme les Anglais ne tutoient que Dieu.

Ce peuple, il le tient — en bon élève de Rousseau — pour vertueux. Car déjà la vertu apparaît à tous les tournants de phrase. Elle est, dans les discours de Maximilien, si fréquemment évoquée, que les idéologues même de l'Assemblée en sourient.

Idéologue, il l'est, lui, à un point prodigieux : tout ce qu'il bâtit, ce n'est pas sur des réalités pénétrées qu'il l'appuie, mais sur les théories de la philosophie. Il ne triomphera qu'une fois, je vous l'ai dit : quand, étant venu défendre le pacifisme intégral, et la, contre Mirabeau lui-même, fait voter le fameux dogme des frontières éternelles. Mais jusqu'au bout, il reste antipathique à l'Assemblée à laquelle, par plus de cinquante discours étudiés et polis, il n'a jamais désespéré de s'imposer. A la gauche comme à la droite, il apparaît le plus souvent comme un fâcheux et s'en exaspère. Mais parce qu'il paraît, à la fin, lutter presque seul pour les idées démocratiques, le peuple le proclame seul pur. Marat l'a qualifié « incorruptible », et le mot court maintenant à ce point les clubs, qu'au Salon de peinture de 1791, sous un portrait qui reproduit ses traits, une pancarte ne porte que ce mot : « l'Incorruptible ».

La vertu : voici enfin que se révèle en plein Maximilien Robespierre. Il était l'homme de la vertu.

Personnellement, il la représentait sous toutes ses formes. Probe jusqu'au scrupule, il avait, ricanait Danton, « peur de l'argent ». Simple en ses habitudes, sauf une tendance à l'élégance du costume, il vivait frugalement, ne buvant que de l'eau, ne voulant comme distractions que les soirées de la famille Duplay ; il n'avait pas besoin d'argent ; cet argent, il le haïssait, impitoyable à quiconque tripotait ou simplement bénéficiait. Oui, il avait « peur de l'argent ». Et, simple en ses habitudes, il était chaste en ses mœurs ; mais, en cela encore, sa vertu se faisait âpre et presque haineuse. C'est un de ses côtés singuliers ; tous sont d'accord : il semble avoir eu pour les femmes une sorte d'antipathie instinctive ; reçu jadis chez Germaine de Staël, puis chez Manon Roland, puis chez Lucile Desmoulins, il poursuivait les trois femmes d'une haine spéciale — femmes qui ont entendu diriger des hommes — et il mourra peut-être d'avoir personnellement entendu mener Thérèse Tallien — comme Manon, comme Lucile — à la guillotine. Près de lui, à la vérité, les filles de Duplay, Elisabeth, Éléonore, l'entoureront ; en réalité, il agréait leurs hommages comme un dieu agréait les hommages de dévotes. Et pas une passade, pas une distraction amoureuse. Vis-à-vis de la femme comme de l'argent, « l'incorruptible ». Mais ce double mépris de l'argent et de la femme le haussait très haut dans l'opinion.

La simplicité presque affectée de sa vie était pour elle l'indice certain de sa vertu. Il gardait, au milieu du débrillé civique, sa tenue correcte, car ce chef des *sans-culottes* se culottait de soie, sévère pour ceux qui, dans le but de plaire, se coiffaient du bonnet phrygien. Sa chambre aux rideaux de perse bleue, avec sa table toujours en ordre, était à toute heure bien rangée. Mais on y remarquait, trait caractéristique, son propre portrait — dessins, peintures, bustes — « sous toutes les formes », dit un visiteur.

Il est naturellement porté au dogmatisme, étant pontife infail-
liblé.

Trois dogmes : la Terreur soutenant la Vertu, l'existence de l'Être suprême, l'égalité dans les droits, mais le respect de l'inégalité dans la société. A ce triple dogme chacun doit — à droite et à gauche. — se soumettre. *Mauvais citoyen*, celui qui, comme Danton, prêche, avec l'indulgence, la fin de la Terreur, *mais mauvais citoyen* aussi celui qui, comme un Barras, un Tallien, pratique la Terreur, sans vertu. *Mauvais citoyen* celui qui, comme Chaumette nie l'existence d'un Être suprême et, comme Fouché, l'immortalité de l'âme. *Mauvais citoyen* celui qui, comme Chaumette encore ou ce misérable Jacques Roux, attaque la propriété et prétend procéder au partage des biens. Mais dès lors, que peu seront élus pour tant de réprochés ! Il en conviendrait et sa sombreur s'en augmente. Il s'est bien fait l'âme d'un inquisiteur, l'horreur du puritain exalté devant cette masse de *non-conformistes* qu'il faut, Rousseau le lui conseille, chasser de la Cité. A ce pontife tout ennemi, disons le mot, paraît un hérétique.

Cet état d'esprit se fortifiait de celui du tout petit groupe d'amis qui l'entoure. Ceux-là, ce sont les seuls « conformistes ».

Cette dictature de l'an II, c'était bien celle de la Vertu. La mode était, dans les clubs de Paris et de province, de ne vanter que la morale : une société populaire, celle de Provins, faisait conduire en prison « l'instituteur coupable d'avoir trop tardivement régularisé sa liaison ». Le Comité de sûreté générale faisait fermer les lieux de plaisir et guillotiner des courtisanes. Robespierre ne parlait plus que vertu. « Nous fondons Salente », disait-il à Lindet.

En attendant la Terreur redoublait de cruauté. Le sang coulait

à ce point qu'on avait dû transporter la guillotine de la place de la Révolution à la barrière de Vincennes et on précipitait pêle-mêle chaque soir les corps dans l'énorme fosse creusée derrière l'établissement de Picpus. Mais tous, du vénérable Malesherbes et du vénérable Bailly aux crapuleux amis d'Hébert, de Madame Elisabeth à de modestes domestiques, oui, tous étaient tenus « pour des scélérats ». Car on continuait à venger la vertu. Fouquier traita en plein tribunal les carmélites de Beauvais de « vierges folles ».

En province, c'est un massacre, et il menace de s'exagérer encore. Les prisons débordent : au 7 thermidor, il y aura 1,000 personnes dans les prisons d'Arras, 3,000 dans celles de Strasbourg, 1,500 dans celles de Toulouse, à Paris plus de 7,000. Elles sont presque toutes condamnées à la mort « pour avoir dépravé les mœurs ».

* * *

A ce triomphe de la vertu, il faut une éclatante sanction. Couthon pousse Robespierre à rendre public le culte de l'Être suprême ; Tallien ricanera d'ailleurs, le 11 thermidor, que « ce petit Robespierre eût déplacé l'Éternel pour se mettre à sa place ». Le 17 germinal, les impies ayant été guillotins, Gouthon vint annoncer que le comité préparait une fête de l'Être suprême. « C'est, écrivait-il le 12, un besoin pour les âmes pures de reconnaître et d'adorer une intelligence supérieure ». Le 18 floréal, Robespierre, à son tour, prononça son fameux discours sur « les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains », conçu dans le même esprit et concluant à l'institution d'un culte déiste. Il en fut ainsi décrété.

On organisa la fête de l'Être suprême pour le 20 prairial et, pour que Robespierre put la présider, on le porta, le 16, à la présidence de la Convention.

On a, deux fois, dépeint cette fantastique cérémonie. Maximilien y pontifia, vêtu de son habit bleu de ciel déjà célèbre, sous le panache tricolore énorme qui grandissait — enfin ! — le petit homme. Sur l'estrade qui déjà semblait porter un trône, il prononça une longue rapsodie, Cent mille voix chantèrent l'hymne à l'Être suprême de Gossec. Le maître, gravissant une montagne artificielle où brûlait l'encens, s'en trouva enveloppé. Il put se croire plus que le vicaire de Dieu : un dieu.

Mais lorsqu'il passa devant la masse des députés pour rentrer à leur tête aux Tuileries, il put entendre de violents murmures et même quelques injures sortir de leurs rangs. Il avait dépassé la mesure : un vent de révolte courait.

Lui, de l'incident ne tirait là qu'une conclusion : une nouvelle saignée était nécessaire.

On décréta d'arrêter Saint-Just, Couthon, Robespierre : déjà le jeune Augustin avait réclamé l'honneur d'être enveloppé dans la proscription de son frère ; le généreux et ardent Lebas voulut aussi en être. Un quart d'heure après, ils étaient tous les cinq expédiés dans les prisons.

* * *

Je ne peux entrer dans le détail de ce qui suivit : cette journée exigerait à elle seule une conférence.

Elle était loin d'être couronnée par le vote de l'Assemblée : la Commune robespierriste se rebellait, appelait Paris à se soulever, arrachait les cinq pros crits de leur prison, les appelait à l'Hôtel de ville.

Maximilien fit quelques difficultés. J'ai dit qu'orateur disert et facond, il n'était pas homme d'action, redoutant les responsabilités, ayant horreur de ce qu'il appelait l'illégalité. L'idée même

d'encourager, à plus forte raison, de diriger un soulèvement de Paris le troublait. Il fallut que le maire Fleuriot le fit littéralement enlever pour l'amener à la maison municipale où le rejoignaient ses amis. Une foule énorme remplissait la place de Grève, une foule au fond indécise et accablée par la chaleur accablante de cette soirée orageuse. Cependant, l'appel aux armes de la Commune circulait dans Paris, lu aux carrefours par des cavaliers, et la foule grossissait devant l'Hôtel de Ville qu'on avait illuminé.

Mais la Convention, d'abord décontenancée par cette résistance, s'était, grâce aux altermoiments de Robespierre, ressaisie. Elle avait désigné des commissaires qui iraient à l'Hôtel de Ville signifier le décret de mise hors la loi qu'elle votait contre les rebelles : Barras, nommé commandant de la force publique, les appuierait avec les troupes fidèles.

Il était 10 heures du soir, on discutait à l'Hôtel de Ville où Robespierre refusait de signer l'appel au peuple. Il restait le juriste, le légaliste, l'homme de qui Danton disait : « Il a peur ! » L'appel aux armes, disait-il : « Au nom de qui ? » Et il se débattit, deux heures, dans un tumulte extrême. Soudain une pluie torrentielle se mit à tomber : elle dispersa la foule ; les troupes de Barras purent ainsi aborder facilement l'Hôtel de Ville. Au moment où elles y pénétraient, Robespierre venait de se décider à signer l'appel. On a le papier où il inscrivit de sa petite écriture chafouine les deux premières lettres de son nom : *Ro...* Le papier porte une large tache de sang. La porte s'était ouverte et les gendarmes de la Convention entraient.

Que Robespierre, lâchant la plume, ait alors saisi son pistolet et essayé de se faire sauter la cervelle ou que l'un des gendarmes l'ait voulu abattre, la question n'est pas éclaircie. Un de ces gendarmes, Meda, devait se vanter d'avoir tiré et fonder là-dessus une belle carrière.

Quoi qu'il en soit, Maximilien était blessé, la mâchoire fracassée, la joue en lambeaux quand on l'arrêta. Le Bas, lui, ne s'était pas manqué, il s'était tué. Augustin ayant essayé de fuir par la corniche, tomba, fut ramassé brisé. Le malheureux Couthon fut jeté dans l'escalier en bas duquel le pauvre infirme fut le lendemain matin découvert les membres brisés. Saint-Just se laissa arrêter ; il restait correct, froid, les habits sans désordre.

Transporté dans la salle même du comité du Salut public, Robespierre y passa des heures affreuses ; on l'avait pansé pour qu'on le pût guillotiner, mais il gisait sur une table, sanglant, sale, sans connaissance ou, par fierté, affectant d'en être privé, pour ne pas paraître entendre les abominables injures que des lâches lui prodiguaient.

A 4 heures, mis hors la loi, ils étaient traînés à l'échafaud ; on leur avait adjoint trente-cinq « complices », le président Dumas le premier.

La foule insultait les charrettes à pleine voix ; il y passait un souffle de joie délirante ; avec Robespierre, on prévoyait que la Terreur allait finir.

Ils n'arrivèrent à l'échafaud qu'à 7 heures. Couthon, livide, y fut porté comme un cadavre, et Augustin, lui aussi, brisé. Saint-Just seul alla droit à la machine, froid, muet, fermé. Maximilien monta le vingtième. « Le bourreau, dit un témoin, après l'avoir attaché à la planche et avant de lui faire faire bascule, arracha brusquement l'appareil mis sur sa blessure. Il poussa un rugissement semblable, dit un témoin hostile, à celui du tigre mourant et qui se fit entendre aux extrémités de la place ».

On montra au peuple, trois têtes, celles de Robespierre, de Dumas et d'Hanriot, « le dictateur », son « juge » et son « soldat » — comme pour dire : « C'est bien fini ! »

Alors de cent mille poitrines humaines, un immense cri d'allégresse s'éleva : « Vive la liberté. »

Que la Terreur parût finie parce que Robespierre était mort, c'était tout de même sa condamnation.

Il était abattu par des gens qui étaient pires que lui ; nous les verrons et les jugerons sous peu, ces misérables *thermidoriens*. Lui-même était un homme droit, probe, honnête, horriblement sincère ; d'intelligence un peu étroite et de volonté au fond médiocre, rhéteur plus qu'orateur et plus homme de parole qu'homme d'action, il n'avait été dressé, conduit, perverti que par un incommensurable orgueil. Fortifié par les adulations, cet orgueil l'avait persuadé, qu'il était l'homme de la vérité et de la vertu et que, partant, il avait mission de le faire régner, par tous les moyens, — fût-ce le mensonge, fût-ce le meurtre, fût-ce le massacre. Il n'était certainement pas méchant, cruel, ni sanguinaire. C'est par là que son cas est atroce. Il tua par vertu.

L'Eglise catholique a peut-être raison de tenir pour le péché le plus damnable l'orgueil de l'esprit.

Henri Lasserre

Dans le Figaro, M. André Foréze a publié un intéressant article dont nous extrayons ces lignes :

Le plus grand succès de librairie au XIX^e siècle, c'est l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes*, par Henri Lasserre, l'écrivain catholique dont on pourrait célébrer le centenaire ces jours-ci. Lasserre est né, le 25 février 1828, d'une famille originaire de Bourgnone établie depuis deux cents ans en Périgord, les Lasserre de Monzie, — qui nous ont aussi donné, mais d'un autre bord, le sénateur et ancien ministre de Monzie.

Comment Lasserre fut guéri par l'eau de Lourdes est une histoire au moins curieuse. L'écrivain perdait la vue. C'est M. de Freycinet, son ami intime, qui quoique protestant, l'avisait, un beau jour, dans une lettre qu'on a publiée, des miracles qui se produisaient à Lourdes : « En revenant de Cauterets, je suis passé à Lourdes (près de Tarbes) ; j'y ai visité la célèbre Grotte et j'ai appris des choses si merveilleuses en fait de guérisons produites par ses eaux, principalement pour les maladies d'yeux, que je t'engage sérieusement à essayer. Si j'étais catholique croyant comme toi, et si j'étais malade, je n'hésiterais pas à courir la chance. »

Lasserre n'entendit pas le conseil ; ce n'est que plus tard, sur de nouvelles instances de Freycinet, qu'il écrivit au curé de Lourdes pour qu'il lui envoyât de l'eau. Il baigna ses yeux et fut guéri. C'était le 10 octobre 1862. Ainsi, ce n'est pas à Lourdes, comme on l'a dit, mais à Paris même, que se produisit le miracle.

Lorsqu'il connut cette guérison, l'abbé Peyramale, curé de Lourdes, s'écria :

« Voici celui qui sera l'historien de Lourdes ! »

Lasserre hésita pourtant plusieurs années avant d'écrire son livre. Il ne s'y décida qu'en 1865 ; à la fin de 1867, l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes* commençait à paraître dans la *Revue du monde catholique*. Le succès se dessina tout de suite, et devint immense lors de la publication en librairie. La vente de l'ouvrage devait rester constante et à un haut niveau jusqu'à la fin du siècle.

Lorsque l'auteur mourut, le 22 juillet 1900, l'*Histoire de Notre-Dame de Lourdes* avait été traduite en soixante-dix-huit langues !

Le livre de Lasserre fut pour Lourdes un peu ce que devait être pour sœur Thérèse de Lisieux l'*Histoire d'une Ame*. Il contribua puissamment à amener les foules dans le sanctuaire pyrénéen, surtout les foules étrangères.

Quand on entreprit de construire à Lourdes une grande basilique, capable de recevoir les nombreux pèlerinages de chaque année, les fonds manquèrent, et l'entreprise était presque abandonnée, lorsque Henri Lasserre intervint. Il souscrivit à lui seul pour cent mille francs, somme considérable pour l'époque (1898). C'est en reconnaissance que la municipalité de la ville le nomma alors *citoyen de Lourdes*.

Il ne voulut pas se présenter à l'Académie, de crainte qu'échouât

avec lui cette belle cause de Lourdes, dont il était devenu solidaire. Au reste, il dédaignait la gloire. Il était sincère lorsqu'il écrivait : « Homme de publicité pour tout ce qui touche à mes croyances, à ma foi, à la vérité, j'ai horreur de la publicité pour tout ce qui touche à ma personne, et c'est du fond de mon cœur, je vous l'affirme, que je voudrais que *Notre-Dame de Lourdes* et mes autres ouvrages fussent anonymes, et qu'inconnu de tous, l'auteur savourât dans la solitude de la campagne la joie profonde et douce de l'obscurité. »

Après un long rayonnement, il semble que cette obscurité lui soit venue, et que reste seul à briller le nom de Lourdes.

Hippolyte Taine

Dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, M. Paul Bourget consacre au centenaire d'Hippolyte Taine un important article, dont nous détachons ce passage :

Il était inévitable que, pensant ainsi, Taine en arrivât, quand ses études le mèneraient sur ce terrain, à juger sévèrement le mouvement de 1789 et son millénarisme idéologique. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué qu'il n'a dégagé que tard, et à la lumière des faits, cette conséquence de son propre système. Dans son étude sur Carlyle, écrite avant 1870, il proteste avec une extrême vivacité contre les sévérités de l'historien anglais à l'égard de la Révolution française. Déjà, dans une autre lettre à Paradol, au lendemain du coup d'Etat, il affirmait sa foi absolue dans le suffrage universel : « S'il y a, comme tu dis, sept millions de chevaux en France, ces sept millions ont le droit de disposer de ce qui leur appartient. Qu'ils gouvernent ou choisissent mal, n'importe; ou bien niez la souveraineté de la volonté humaine et toute la nature du droit, ou bien obéissez au suffrage universel. »

Vingt ans séparent cette lettre de la composition des *Origines*. A ce moment, le Scientisme de Taine lui a donné devant l'opinion une position d'homme de gauche, je dirais presque à son insu, car il est toujours resté systématiquement en dehors des factions. Il a protesté une seule fois, avec une grande fermeté, contre l'accusation d'être un homme de parti, à la fin de la préface du livre des *Origines*, intitulé *L'Anarchie*. Il explique pourquoi, dans cet ouvrage, il a multiplié les notes : « De cette façon le lecteur, placé en face des textes, pourra les interpréter lui-même, et se faire une opinion personnelle. Il aura les mêmes pièces que moi pour conclure et conclura, si bon lui semble, autrement que moi. Pour les allusions, s'il en trouve, c'est qu'il les aura mises et, s'il fait des applications, c'est lui qui en répondra. » Mais entre la lettre à Paradol et les *Origines*, deux événements se sont produits : la guerre de 1870 et la Commune. Je l'ai rappelé déjà et que la fibre civique avait tressailli dans le philosophe. En présence de ces deux tragiques catastrophes, la défaite de la France par l'Allemagne et la Commune, il a été comme un médecin devant un malade qui lui est cher et qui, pour trouver un remède, s'interroge d'abord sur les causes du mal.

Les causes? Pour discerner celles du double désastre dont il venait d'être le témoin désolé, la bonne méthode, il l'a dit dans l'avant-propos de son grand ouvrage, était de se poser cette question : Qu'est-ce exactement que la France contemporaine? Comment a-t-elle été construite dans son lointain passé, puis démolie et reconstruite dans son passé plus récent. C'est tout le plan de cet admirable livre où nous voyons, par des faits patiemment groupés, comment l'ancien régime a laissé se développer en lui les germes d'une formidable convulsion, puis com-

ment la « nature médicatrice » (1), qui travaille dans la vie sociale comme dans la vie physiologique, a essayé d'en réparer les conséquences, tantôt aidée, tantôt desservie par les ouvriers de cette guérison nationale.

Ce livre des *Origines* a été pour nous, qui l'avons vu paraître, volume par volume, et qui en suivions les développements avec un intérêt passionné, le grand éducateur. Il nous a délivré du plus dangereux des cultes et du plus mensonger, celui de la Révolution. Quand on examine l'histoire du XIX^e siècle français, on y voit fonctionner et très dangereusement trois mystiques; pour employer un terme que Pascal appliquait déjà aux domaines sociaux. Il entendait par là « le fondement d'une autorité non discutée ». La première de ces mystiques a été celle du césarisme militaire et démocratique, qui s'est appelée le bonapartisme. Elle nous a menés à Waterloo et à Sedan. La Restauration, elle, — M. de la Gorce l'a montré dans une magistrale étude, — fut un essai réaliste d'empirisme organisateur. Cette formule toute récente définit bien l'effort du lucide génie de Louis XVIII pour se maintenir d'abord, en dehors de toute mystique, sur le strict terrain de l'intérêt national.

Mais une seconde mystique a de nouveau dominé cet intérêt, celle de la Constitution anglaise, si paradoxal qu'il paraisse d'associer ce mot de mystique à la monarchie de Juillet. Elle aboutit, celle-là, aux troubles de 1848 et aux journées de juin. L'Empire de Napoléon III fut une reprise nouvelle de la mystique du césarisme et dans cette période se développa une autre mystique, la plus redoutable de toutes, celle de la République, c'est-à-dire pour parler clair, de la Révolution. Faut-il rappeler que de beaux génies d'écrivains, Lamartine, Michelet, Victor Hugo, en furent les propagateurs? Il est bien peu d'hommes, ayant eu leurs vingt ans avant ou après 1870, qui n'en aient été intoxiqués. Le grand service de Taine a été de nous en guérir. Pièces en main, avec la scrupuleuse exactitude d'un greffier qui rédige un dossier, il nous a montré dans l'aventure de 89 et des années qui suivirent, le sinistre déchaînement des plus basses passions sous le couvert de la plus fallacieuse idéologie.

La force des *Origines* réside en ceci que cette histoire est un constat, et que l'auteur ne se rallie à aucun système. Il a pourtant une conclusion, et d'une portée singulière, qu'il a énoncée, en s'excusant de sa simplicité : « Elle consiste tout entière dans cette remarque qu'une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée. Par suite, il est difficile de la connaître et de la comprendre. C'est pourquoi il est difficile de la bien manier. Il suit de là qu'un esprit cultivé en est plus capable qu'un esprit inculte, et un homme spécial que celui qui ne l'est pas. De ces deux dernières vérités naissent beaucoup d'autres conséquences; si le lecteur daigne y réfléchir, il n'aura pas de peine à les démêler. » Ces conséquences, l'élite intellectuelle de la France commence à les tirer, — et c'est notre meilleur élément d'espoir, — avec d'autant plus de force que les impuissances du régime actuel donnent une trop évidente preuve que la mystique révolutionnaire est, pour un Etat, le dissolvant de toute saine énergie.

En parlant des armées de la Révolution, Taine a écrit qu'elles avaient été « ramenées au sens commun par la présence du danger ». Nous avons pu constater, en 1914, que le danger nous imposait pareillement une discipline en tous points contraire aux faux

(1) Je citais tout à l'heure le nom de Trousson. C'est ici l'occasion de rappeler cette page de sa première leçon de l'Hôtel-Dieu, qui peut s'appliquer à la politique non moins justement : « ... Encore une fois, messieurs, n'oubliez pas que, dans les maladies aiguës, le moment d'agir utilement passe avec rapidité et que l'expectation trouve bien vite son opportunité. ... Il faut quelquefois fermer la main qui était pleine de remèdes, attendre quelques jours, et bien souvent alors on voit se réveiller les fonctions normales, assoupies, étouffées, ou dénutrées et l'on assiste avec bonheur aux actes puissants de ce que l'on appelait, sans trop le comprendre, la nature médicatrice »

principes de surenchère politique pratiquée pendant la paix. Nous en arrivons à comprendre qu'il n'y a en politique qu'un principe fécond, celui précisément que Taine préconisait, l'Expérience. C'est la négation même de la Révolution et de ses doctrines. Le maître des *Origines* rejoint ainsi Bonald et de Maistre, le Play et Balzac, ce Balzac dont il disait, dans un de ses articles de début, et avant ses études d'historien : « En politique, il n'a fait qu'un roman. » Nous ne serons jamais assez reconnaissants à cet adversaire des faux dogmes de 89 d'avoir si puissamment, si librement, si généreusement servi la France, comme les bons serviteurs de la monarchie servaient le Roi, en lui disant la vérité.

Cette recherche courageuse, scrupuleuse, je suis tout près de dire héroïque, l'a conduit à dépasser en bienfaisance intellectuelle la portée qu'il attribuait lui-même à son œuvre. Dans une lettre écrite à Ernest Havet, en 1870, sur les *Origines*, il disait : « Je n'ai pas d'opinion arrêtée sur le présent. Mon but est d'être collaborateur dans un système de recherches qui, dans un demi-siècle, permettra aux hommes de bonne volonté autre chose que des impressions sentimentales ou égoïstes sur les affaires publiques de leur temps. » Si la France doit vivre, ce sera par une action réparatrice, entreprise et menée d'après ces principes.

A nos abonnés

■ Nos prix d'abonnement sont restés inchangés depuis septembre 1926, malgré la hausse continue de l'index, qui règle automatiquement les salaires des ouvriers d'imprimerie et malgré que nous ayons, à diverses reprises, ajouté des pages de texte.

Une nouvelle augmentation du barème de notre imprimeur nous oblige à relever le prix de l'abonnement à partir du 25 mars prochain :

1 an	fr. 47.50
6 mois	25.00

Pour le clergé :

1 an	fr. 37.50
6 mois	20.00

Les abonnés dont l'abonnement expire le 25 mars prochain nous obligeraient infiniment en versant à notre compte chequ postal 48.916 le montant de leur renouvellement

Ceux qui nous ont déjà fait parvenir leur réabonnement à partir du 25 mars sont instamment priés de vouloir bien nous adresser encore les dix francs de majoration.

ÉTATS-UNIS

L'impérialisme américain

D'un article de M. Aug. Viatte dans le dernier numéro de la Revue des Jeunes, nous détachons ces deux extraits :

La guerre avec l'Espagne (1899) constitue la première manifestation de ce nouvel expansionnisme; elle l'orienta à la fois vers le Pacifique et les Antilles. Elle réunit toutes les conditions du succès : idéalisme et volonté de puissance. L'opinion publique ne se doute pas de son propre esprit de conquête, puisqu'elle marche au secours des Cubains insurgés contre leurs maîtres européens. Il s'agit d'affirmer une fois de plus la doctrine de Monroe, d'affranchir un des seuls coins de terre américaine qui n'appartienne pas encore à des Américains. Et le traité de paix, loin d'annexer Cuba, en sanctionne l'indépendance. D'autres îles, Porto-Rico, les Philippines, n'ont pas le même bonheur : elles formeront les premières possessions extérieures des Etats-Unis. Mais on comprendra bien que leurs habitants ne puissent encore s'administrer eux-mêmes : en vain les naturels des Philippines se révolteront, en vain certains Américains s'apitoieront,

le gouvernement, encore aujourd'hui, fait la sourde oreille. Le même traité lui donnait la base navale de Guam; des missionnaires protestants décidèrent les îles Hawaï à renverser leur reine et à solliciter leur admission dans la Confédération américaine; en 1900, ce fut le tour des îles Samoa, après un partage à l'amiable avec l'Allemagne. Puis la marche vers l'ouest s'arrête brusquement. Les autres groupes océaniques appartiennent à l'Angleterre ou à la France : personne ne souhaiterait qu'on leur cherche noise; une communauté d'intérêts rapproche les Etats-Unis de l'empire britannique, et la France se soucie peu de ces colonies lointaines, si bien que les planteurs américains y trouvent le champ libre. Et, plus loin, il y a l'Asie. Les hommes d'affaires y voudraient bien mettre la main; les Universités tentent de leur frayer la voie; mais tout conseille la prudence. Peut-on risquer un conflit avec le Japon? Doit-on, par une politique d'aventures, stimuler le nationalisme chinois? Est-il même désirable d'annexer des peuples jaunes, alors qu'Hawaï ou la Californie ne parviennent pas à résorber les émigrants venus d'Asie? La renaissance de l'Extrême-Orient a modifié complètement le problème du Pacifique : devant ces petits hommes prolifiques, endurants et laborieux, les Etats-Unis ne reculent pas, mais ils s'arrêtent.

Ces obstacles n'existent pas du côté du Sud, où Panama vaut aux Etats-Unis une hégémonie quasi mondiale. Avec ténacité, depuis un quart de siècle, ils occupent successivement toutes les approches du canal. Ils procèdent rarement par annexions brutales : seules, Porto-Rico, prise à l'Espagne, et les îles Vierges, achetées au Danemark, se sont ajoutées à leur domaine proprement dit. Mais, dans les républiques voisines, partout les mêmes événements se reproduisent avec monotonie. Après des guerres civiles interminables, et dont la spontanéité reste douteuse, on voit surgir un beau jour un candidat conservateur; il proclame son intention de sauver l'ordre et la propriété, mais déclare impossible d'y parvenir sans l'appui du gouvernement de Washington; ce dernier envoie ses marins pour vaincre la révolution, ses ingénieurs pour construire des routes, ses médecins pour combattre les fièvres; un accord lui confie la mission d'achever, pendant un nombre déterminé d'années, la réorganisation de l'Etat voisin. Et l'empire américain s'accroît d'un nouveau vassal, par des procédés analogues à ceux de l'Empire romain.

Roosevelt, créateur de cette politique, y déploya le génie d'un grand homme d'Etat : mais elle ne lui appartient pas exclusivement; tous ses successeurs y persévèrent, indépendamment des partis, et Wilson n'y montra pas moins d'énergie que lui. Le percement de l'Isthme est une idée française : mais nos querelles intérieures, et notre déplorable indifférence à l'égard des problèmes mondiaux, livrèrent à l'Angleterre l'œuvre africaine de Lesseps, aux Etats-Unis son œuvre américaine. Nous abandonnions une entreprise gâchée par les tripotages et vilipendée par les polémistes. D'autres la reprirent, et voici ce qu'ils en tirent. Le 3 novembre 1903, on apprenait que Panama se déclarait indépendant de la Colombie. Le 18 novembre — quinze jours après! — le gouvernement de la nouvelle République cédait aux Etats-Unis, par un accord en bonne et due forme, une bande de terre où construire le canal; il leur remettait le contrôle de sa police et de ses organisations militaires; un nouvel accord, en 1926, devait y joindre celui de la télégraphie sans fil et de l'aviation. Le canal fut ouvert à la navigation le 15 août 1914. Le fracas de la guerre nous masqua cet événement, qui créait une route maritime susceptible d'assurer aux Etats-Unis la suprématie de l'hémisphère occidental.

Mais cette route est-elle garantie contre toute agression? L'Amérique latine inquiète, l'Europe jalouse, ne tenteront-elles pas de la neutraliser? Tout un échafaudage de traités pare à ce danger. Les Etats-Unis exercent aujourd'hui leur protection sur la plupart des Antilles. Cuba dut signer avec ses libérateurs un accord prévoyant notamment « que les Etats-Unis peuvent exercer le droit d'intervenir pour la préservation de l'indépendance cubaine et pour maintenir un gouvernement capable de protéger la vie, la propriété et la liberté individuelle »; amendement incorporé à la Constitution du nouvel Etat, le 12 juin 1901. En foi de quoi, en août 1906, l'armée américaine occupa l'île, et maintint sa présence trois ans, jusqu'au rétablissement de l'ordre. En 1921 encore, des élections présidentielles tumultueuses n'ayant pas abouti, le général Crowder se rendit à la Havane comme envoyé spécial du président Wilson; il arbitra les électeurs, et fit voter une réforme financière et judiciaires, dont un article prévoyait l'émission d'un emprunt « étranger » de 50 millions. Après quoi,

le général Crowder s'en retourna, laissant les Cubains satisfaits d'une indépendance nominale qui leur permet de figurer au conseil de la Société des nations. N'oublions pas que, pendant quatre siècles, ils formèrent une colonie : ils peuvent se sentir plus libres (1).

De même, la domination américaine signifie pour les Haïtiens la fin d'une série séculaire de coups d'État. Haïti, c'est notre ancienne possession de Saint-Domingue. Ses nègres ont gardé notre langue et nos traditions; jusqu'à la dernière guerre, leur commerce se faisait surtout avec la France. Mais toute leur histoire n'offre qu'une succession de révolutions et de massacres. Les États-Unis guettaient l'occasion d'intervenir. En 1915, le président Sam est mis à mort avec deux cents prisonniers politiques. Deux heures après, un croiseur américain débarque à Port-au-Prince. Ses baïonnettes jouent un rôle décisif dans l'élection du nouveau chef d'État : et ce dernier s'empresse d'accorder aux États-Unis, pour vingt ans, un protectorat politique et fiscal sur la République qu'il administre. La Maison Blanche nommera désormais le receveur général des douanes, le conseiller financier, les officiers chargés d'administrer les milices, les ingénieurs préposés aux travaux publics, les dirigeants du personnel sanitaire. Tous ces fonctionnaires sont Américains. Ils ont bâti des routes, réduit les fièvres; un emprunt de seize millions de dollars a été conclu à New-York; mais des rébellions, réprimées sommairement, et des frictions incessantes, témoignent que le sentiment national haïtien souffre d'être foulé systématiquement aux pieds. Des haines éclatent, sans que les impérialistes de Washington s'en préoccupent grandement.

Des tribulations analogues affligent la République Dominicaine, qui comprend la partie espagnole de Saint-Domingue. Elle administrerait mal ses finances : en février 1905, pour prévenir une intervention hypothétique des puissances européennes, le secrétaire d'État John Hay stipula que les États-Unis prendraient en main l'administration de ses douanes. Un brusque sursaut de libéralisme faillit ruiner l'entreprise : le Sénat refusa de ratifier l'accord. Roosevelt passe outre. Le 1^{er} avril 1905, un agent fiscal américain s'installe à Saint-Domingue; un arrangement provisoire, que remplace deux ans plus tard un nouveau traité, maintient les clauses contestées. Et la Maison Blanche veille à ce qu'on les observe. La République ayant contracté de nouvelles dettes sans l'assentiment de ses voisins, ceux-ci demandent une convention supplémentaire; un coup d'État s'ensuit; les marins américains débarquent, et leur commandant proclame la loi martiale. C'était le 29 novembre 1916. Ce régime dura huit ans, pendant lesquels les occupants créèrent des routes, améliorèrent les ports, bâtirent des écoles; en se retirant, ils établirent un gouvernement autochtone, qui s'empresse de ratifier les accords existants et de solliciter un nouvel emprunt. La flotte se tient prête à récidiver, au moindre soubresaut patriotique...

Enfin, tout récemment, les journaux américains attribuent aux événements de Nicaragua une « énorme signification politique dans l'histoire de l'hémisphère occidental ». L'année passée a permis à l'emprise yankee de s'étendre sur le continent. Une guerre civile, ici encore, servit de prétexte. Dès 1909, Taft avait pris parti entre deux compétiteurs, et le candidat élu grâce à son appui, s'empresse de lui demander l'envoi d'un expert financier. En 1912, nouveaux troubles, nouvelle intervention, qui suit un accord prévoyant la construction d'un canal du Nicaragua, qui doublerait Panama; les États-Unis en louaient pour quatre-vingt-dix ans les deux extrémités, qui leur serviraient, en attendant, de base navale. L'occupation définitive du pays n'était plus, désormais, qu'une question d'opportunité. L'occasion survint en 1926, à la suite de la lutte armée entre les candidats Diaz et Sacasa : tandis que ce dernier se réclamait du Mexique, son rival implora le secours des États-Unis; ils débarquèrent des troupes, mirent les partisans de Sacasa hors la loi, en passèrent un bon nombre par les armes; et leur protégé s'empressait de reconnaître leur tutelle pour une durée de quatre siècles...

Ainsi les États-Unis coupaient en deux le monde latin; encer-

clant le Mexique, ils s'y préparaient un nouveau champ d'action; ils achevaient, en même temps, de couvrir Panama, et jetaient les bases d'une seconde route interocéanique. Leurs porte-parole ne dissimulent guère les raisons d'une telle politique : ils invoquent toujours la nécessité de maintenir l'ordre et de protéger les biens des citoyens américains; mais ils ajoutent à ces arguments l'urgence d'obtenir l'hégémonie de la mer Caraïbe. En vain des polémistes critiquèrent cet emploi de la force. Le professeur Moore, de l'Université Columbia, s'est demandé comment les États-Unis peuvent blâmer les conquêtes d'autrui, tandis qu'eux-mêmes saisissent toutes les occasions de s'accroître : son intervention ne fit que les aider à prendre conscience de leur impérialisme. Aussi bien, la guerre a fait d'eux la première puissance du monde; affranchis de toute dépendance financière, ils possèdent maintenant les moyens de faire pression sur les autres peuples; comment leur psychologie ne s'en modifierait-elle pas, et comment n'aspireraient-ils pas à régir effectivement la terre?

Car c'est là qu'aboutit logiquement la politique des nouveaux débouchés : pour maintenir leur aisance, les Américains cherchent à drainer vers eux la fortune du monde. Jusqu'en 1914, ils se cantonnaient dans leur hémisphère; la solidité de l'Europe leur paraissait intangible; nos flottes et nos déchirements ont ruiné ce prestige. Pour la première fois, les Américains nous voyaient en posture de suppliants, comme jadis les Arméniens expropriés par les Turcs, ou les Indous affamés; nos régions du Nord vécurent de leur charité; nos armées implorèrent leurs renforts; vainqueurs et vaincus, avant de se retourner outre mesure contre le président Wilson, l'accueillirent comme un Messie, comme l'arbitre de la paix universelle. Un peuple plus modeste n'en aurait-il pas été grisé? C'était la preuve expérimentale de cette « supériorité de l'Amérique », qui fait le thème de tous les discours officiels dans toutes les écoles du Nouveau-Monde. Si les démocrates étaient restés au pouvoir, peut-être aurions-nous vu les États-Unis exercer une tutelle permanente sur notre continent. Mais ces ambitions trop vastes épouvantèrent les électeurs. Ils préférèrent abandonner provisoirement toute influence politique, — à la condition de garder leurs profits pécuniaires. Alors naquit le problème des dettes. Les hommes d'affaires se substituèrent aux diplomates. Ils promirent aux citoyens qu'on les paierait, et profitèrent de cette situation nouvelle pour donner à leur nation une force qu'on n'eût pu prévoir en 1914. Désormais, l'impérialisme américain adopte une troisième méthode. Après l'annexion directe, après la création d'États vassaux, il cherche à paralyser les vieux pays qu'il ne peut absorber entièrement; il les liera par des paiements s'étendant sur de longues années; la France n'a pas ratifié les conventions qu'on lui proposait, mais des arrangements ont été déjà conclus avec la Belgique, l'Italie, la Tchéco-Slovaquie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Pologne, la Hongrie, la Lithuanie, l'Esthonie, la Finlande; avec la Grande-Bretagne enfin, mère-patrie et rivale toujours dangereuse. Plus de onze milliards rentreront dans les caisses de Wall Street. L'Amérique est prête à signer de nouveaux accords avec ses créanciers bénévoles, trop certaine qu'ils n'oseront ainsi contrecarrer son expansion. Elle se chargera volontiers de collaborer au problème des réparations allemandes, de fournir un surintendant des finances à la Hongrie, — comme, sous d'autres cieux, elle en fournit un autre à la Perse, comme elle propose sa médiation au Chili et au Pérou, tout en contrôlant leur économie publique : ses financiers n'y perdront rien. Ses grands *trusts* disputent le marché mondial au Royaume-Uni : jusqu'en Russie, malgré l'absence de relations diplomatiques, ils ont obtenu d'importants avantages; les mines de manganèse de Géorgie leur ont été louées pour vingt ans, les mines d'or de la Léna pour cinquante. Et ce qu'ils importent sous forme de matières premières repart pour l'étranger sous forme de produits manufacturés. Je n'ai pas à décrire l'invasion des films (autre propagande efficace), des automobiles, des appareils photographiques brevetés U. S. A. : elle saute aux yeux.

(1) Un petit fait donnera cependant la mesure de cette indépendance. Tout récemment, lors de la conférence panaméricaine, le gouvernement cubain fit expulser douze journalistes haïtiens, uniquement coupables de s'être opposés à l'impérialisme des États-Unis. Washington n'annexe pas les Antilles, mais il leur impose des gouvernements d'un servilisme incommensurable.

La publicité
dans
La Revue Catholique
des Idées et des Faits
est
TOUJOURS EFFICACE

« VIATOR » DIRECTEUR
CAUCHIE
« LES GRANDS PÈLERINAGES »
Avenue du Mont Kemmel, 23
BRUXELLES Compte ch. post. :
Téléphone 458,31 Adresse télégr. : Viator-Bruxelles 957

Voyages particuliers, Voyages de noces en tous pays.
Voyages en groupes accompagnés :
Côte d'Azur : 24 mars, 7 avril.
Rome (Italie-Sicile) 10 avril.
Lourdes (au retour Lisieux) 11 avril

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx
6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone BRUXELLES Téléphone
B 45911 B 45911

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

 **COMPTOIR**
D'OPTIQUE 

Maison BLAISE
FONDÉE EN 1886
46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 45
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Librairie Albert DEWIT
53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique
Emile Banning
Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge
publié par ALFRED DE RIDDER
Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20—

Précédemment paru dans la même collection :

**Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents
inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de
207 pages. fr. 15—**

CODE DE COMMERCE
en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60—

FONDS DES MIEUX DOUÉS
Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927
Commentaire par LÉON BAUWINS
Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

Marbrerie Artistique et Commerciale

SERMON FRÈRES
Avenue Charlotte, 23, ANVERS Téléphone 538,34



Marbres
historiques
—
Exposition permanente
de
cheminées
de tous styles
—
Granits d'Ecosse,
de Suède
et des Vosges
—
Marbre et Sclerie
hydraulique
À Merville-l'Abbaye
—
Travaux de décoration
Art religieux
Pédestaux et Vases